

NOUVELLES FANTASTIQUES DES 4^{ème} 3

Laissez-vous emporter par la magie du suspens des histoires fantastiques et originales du groupe des 4^{ème} 3.

Vivez à travers des apparitions de spectre en passant par des objets qui s'éveillent pour finir par des doubles maléfiques...

Laissez-vous dérouter par des personnages touchants et naïfs.

Suivez avec attention les histoires les plus étonnantes qui vont vous faire avoir la chair de poule.

Passez des pleurs aux rires en clin d'œil. Entre explication logique et fantastique vous ne saurez que choisir. Après avoir lu cet ouvrage vous vous surprendrez à regarder derrière vous pour voir s'il n'y a pas de fantômes et puis vous entendrez des bruits chez vous en pensant qu'une chaise bouge et parle seule. Vous entrerez dans l'histoire en moins de temps qu'il ne faut pour dire peur. Et vous voyagerez d'époque en époque avec toujours cette atmosphère angoissante qui s'immiscera en vous.

Alors ? Explication rationnelle ou fantastique ? Lisez pour le savoir.

NOUVELLE VAGUE FANTASTIQUE

LA NOUVELLE VAGUE FANTASTIQUE

par les 4e3



Plongez à vos risques et périls...

Le Secret de la statue (Louise Andrier),	p. 7
La Boîte à musique (Charlotte Jacquet),	p. 9
The Skull's Moor (Eliott de Montgolfier),	p. 13
La Maquette (Charles André),	p. 16
Les Bottes (Louis Ferré),	p. 18
L'Ombre (Aurelien Errera),	p. 20
L'Héritage (Anaël Mordzinski),	p. 24
Le Ballet de cristal (Chloé Leblanc),	p. 26
Jalousie (Castille Chauvière),	p. 28
Le Tableau ensanglanté (Thomas Peyrache),	p. 30
La Malédiction du collier (Valentine Messina),	p. 33
Indépendance (Salomé Gotheil),	p. 35
Hallucination ou vérité ? (Esther Samama),	p. 38
Le Froid de la mort (Valentin Hollingshausen),	p. 40
Un cœur immobile (Lucile Rose),	p. 43
Neige (Pénélope Grohens),	p. 45
Dans les étoiles (Helena Megrelis),	p. 47
Sans titre (Pierre-Aurélien Po),	p. 50
La Dame aux yeux d'émeraude (Cléopée Razakarivony),	p. 52
Crazies (Pierre-Genest Estrade),	p. 55
Le Portrait du malheur (Jéhanne Assault),	p. 56
Le Cauchemar (Pierre Coste),	p. 59
Invisibilité (Colombe Moinet),	p. 60
Le Reflet du Mal (Jeanne Renou),	p. 63
Un séjour paisible à Amsterdam (Rodolphe Cabocel),	p. 66
Les Changements (Raphaël Malet),	p. 68
Le Livre maudit (Félix Bacchetta),	p. 70

LE SECRET DE LA STATUE

Louise Andrier

Je m'appelle Rose de Montaguant. Je suis originaire de Provence mais mon père fut appelé à la cour du roi Soleil lors de mon adolescence. À mon entrée à la cour ma défunte soeur devint amie du roi et mon père devint un haut placé, ma mère se contentait de passer ses journées dans les salons de Versailles. Quant à moi je restais à l'écart de toutes festivités. Mais à l'âge de seize ans, je m'y habituai jusqu'à y participer. Je vais maintenant vous raconter ce qui m'est arrivé, il y a deux ans. Je passais la soirée dans les salons de Versailles. Vers onze heures et demie, je me rendis dans les jardins pour laisser le vent rafraîchir mon corps fatigué par la danse. Le climat était doux et clément par ailleurs la lune ne pouvait être vue car elle était recouverte toute entière par un brouillard épais et blanc. Je m'assis sur un banc au fond du jardin près du fleuve qui longeait le parc. C'était là que l'on avait installé la statue de ma défunte soeur, Marie-Anne. Elle avait été assassinée l'année qui précédait. Mais on ne connaissait pas son meurtrier. Pourquoi avoir fait du mal à la plus merveilleuse des jeunes filles? C'était l'objet de grandes discussions à la cour depuis maintenant deux ans.

Je m'assis donc sur le banc face à la statue de pierre de ma soeur... Au bout d'une heure après m'être bien remémorée les lignes fines de ma soeur et en me souvenant de sa voix douce et chantante, je rentrai au château pour y dormir.

Sur le chemin en direction de la grande porte du château, je sentis un souffle doux et léger me caressant le cou puis la joue. Je me retournai; rien, peut être le fruit de mon imagination me jouant des tours. Puis, en montant les escaliers du roi, je vis une ombre qui était tout sauf semblable à la mienne. Je hâtai le pas et je pris soudain de plus en plus peur. J'arrivais dans les minutes qui suivaient dans ma chambre. Là je me couchai et je dormis.

Le lendemain soir, j'assistai à une représentation d'une nouvelle oeuvre de Molière à laquelle Lully avait participé. Lorsque le spectacle fut terminé, je me rendis auprès de mon ami Baptiste pour lui souhaiter le bonsoir. Il me retint par le bras, puis d'une voix délicate il me demanda de l'attendre dans le petit cagibi situé derrière le salon vert. Je m'y rendis... J'entendis des pas, ceux de hauts talons arrivant par les salons précédant celui où je restais à l'attendre. Il vint donc au bout d'une petite dizaine de minutes. Il s'agenouilla, prit ma main et commença par l'embrasser. Puis il releva la tête, se remit debout et me dit par de doux mots, quel était son amour pour moi. Vous l'avez bien compris, il me demanda ma main. Mais il prit bien soin de me prévenir qu'il avait déjà obtenu l'accord de mon père. Une sueur froide coulait sur son front, il attendait une réponse et prestement. Mais quelque chose me retint, comme une sorte d'ange se tenant sur mon épaule me chuchotant des mots de conseil à l'oreille. Tout d'abord je vis à la fenêtre une silhouette s'agitant dans tous les sens. Je crus reconnaître celle de ma soeur. Mais je m'ôtai vite ces idées noires de la tête: comment pourrait-ce être celle de ma soeur, elle était bien morte, je l'avais vue de mes propres yeux. Ça n'était peut-être que les simples sentiments me secouant de tout mon long et me faisant imaginer d'étranges choses improbables. La silhouette continuait de s'agiter indiquant des sortes de signes négatifs et elle se dessinait de mieux en mieux, elle était vraiment fine et paraissait d'une beauté si invraisemblable, que même le plus grand maître sur terre n'aurait pu la reproduire, ni même les plus grands dieux qui nous observent du haut du ciel... J'adressai un dernier regard à Baptiste puis je courus hors du petit cagibi, je traversai à grandes enjambées le salon vert puis je passai tous les salons colorés. Baptiste me courait

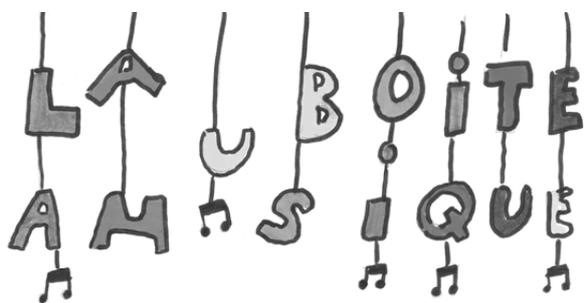
après, puis il s'arrêta voyant qu'il ne pouvait rien faire... Je ne parvins pas à dormir de la nuit. Quelle était cette ombre? À quelques minutes du lever du soleil, j'entendis des murmures inaudibles. Je fermai la fenêtre, les murmures continuaient. Je fermai la porte, ils continuaient de plus belle. Puis je me recouchai et plus rien...

Le premier soir de septembre, j'assistais à un ballet organisé par le roi pour fêter l'arrivée de l'automne. À la fin de la soirée lorsque les allées entre les sièges furent vides et que je me décidais enfin à me lever pour sortir, je vis dans la pénombre le visage de Baptiste; un petit sourire réprobateur et méchant. Cet homme faisait peur à voir: depuis peu il était devenu complètement fou et avait commis certains crimes hors du commun. Je décidais donc de faire un petit détour en passant par les jardins. Par hasard je passais à côté de la statue de ma soeur, je fus surprise de n'y trouver que le socle et le nom inscrit dessus : Marie-Anne de Montaguant. On avait parlé de rénovation dans les salons, de certaines statues de Lacroix. Je continuai ma promenade, j'effleurai les rosiers, les orangers et les fleurs, quand tout à coup les mêmes murmures inaudibles reprurent de plus belle, mais cette fois-ci je fus guidée par eux jusqu'à un grand chêne, qui abritait des tulipes. Mais rien, rien que ce grand chêne qui abritait les fleurs. Je rentrai et, sur le chemin, je vis du coin de l'oeil une ombre me suivre. Je ne pris pas peur et je gardais mon calme jusqu'à mes appartements où je me couchais. Je pris soin de fermer toutes les portes à clé pour ne pas être dérangée. Le lendemain, je fus réveillée par d'étranges bruits provenant de l'extérieur. Je me hâtai de m'habiller, mais ma mère qui passait par là prit soin de me coiffer, parfumer et de me farder. Au bout d'une heure, je pus enfin sortir. Je pris les chemins les plus courts pour sortir du somptueux château et je suivis les bruits que j'entendais se rapprocher. Puis plus rien, seuls des petits chuchotements semblables aux précédents me vinrent à l'oreille. Ces doux murmures me conduisirent jusqu'au grand chêne de la veille. Mais là rien, seules les branches d'arbres crissaient. Je m'assis donc au pied du chêne, dont les feuilles jaune d'or tombaient sur le sol une à une. Puis je m'assoupis, en me réveillant je sentis un souffle qui m'effleurait la joue semblable aux précédents. Près de moi une voix délicate me chuchotait à l'oreille des mots à l'oreille. J'ouvris délicatement les yeux ; éblouie par la lumière, je ne vis tout d'abord rien. Mais ensuite après quelques secondes, enfin vous ne me croirez pas. Ma défunte soeur prenait vie, en l'occurrence sa statue. Choquée mais heureuse de la voir, je poussai un cri strident. Mais elle m'arrêta, d'un pouvoir grandiose: elle posa son doigt sur ma bouche ce qui me fit me taire immédiatement. Puis, de sa bouche délicate et somptueuse de beauté sortirent ces mots: « Ma chère soeur, je prends le risque de me réveiller de ce long sommeil sans fin pour t'avertir d'un grand danger. Tu sais bien que j'ai été assassinée, me dit-elle. Et bien mon assassin est ton ami Baptiste. Tu cours un grand danger en le fréquentant et je te prie pour le bien de notre famille de ne plus jamais lui adresser la parole ». Emportée par la stupéfaction et le choc, je tombai en pamoison. En me réveillant, je ne vis plus ma soeur, elle était donc partie... Je passais des mois enfermée dans ma chambre, je ne savais que penser, que faire, que dire et surtout comment m'y prendre. Je restais dans le doute pendant plusieurs années. Or un matin, je décidais d'aller rendre visite à ce sculpteur, Lacroix. Il me reçut chaleureusement. Puisque nous nous connaissions depuis longtemps, j'avais plaisir à lui parler de ma soeur. Je me sentais très bien avec lui, sa compagnie était agréable. Nous nous entendions si bien! Peut-être était-ce parce que quelque chose nous rapprochait: ma soeur... Pour autant je gardais le secret de ma soeur pour moi, et je l'emportais jusque dans ma tombe.

Au bout d'un an nous nous marions, et je tombais enceinte d'une petite Marie-Anne, en souvenir de ma soeur.

LA BOÎTE À MUSIQUE

Charlotte Jacquet



Habituellement, je ne suis guère attiré par ces curieuses devantures pleines de breloques et de bric-à-brac, souvent tenues par des vieillards étranges, qui se cachent dans la pénombre de leur arrière-boutique. Ces échoppes ressemblent peu à de véritables magasins d'antiquité : pour moi, ce ne sont que des nids à poussières fourmillant d'araignées et de vermines. Les vieilleries – souvent vendues pour un sou – me dégoûtent. Je préfère plutôt flâner au grand air, de kiosque en kiosque : la musique qui s'y joue m'ensorcèle, jusqu'à habiter les moindres fibres de mon être. C'est pourtant suite à l'acquisition d'un objet dans une de ces échoppes que je ne sais plus que penser de la nuit dernière... il me semble même que j'en perds la raison...

C'était une de ces fins d'après-midi d'hiver : la ville était recouverte d'un épais manteau blanc et l'air était glacial. Il faisait sombre : la nuit approchait à grand pas. Déjà la lune blafarde apparaissait. Le froid transperçait mes os. Alors que je m'engageais dans une de ces rues très passantes du centre de Saint-Peters-

bourg, j'entendis une musique qui s'élevait dans les airs. La mélodie tout de suite éveilla mon attention : il y avait un subtil équilibre, mêlant le côté joyeux des airs populaires et une harmonie plus classique. Je n'avais jamais rien entendu de tel. Je n'arrivais pas à distinguer si cet air était joué par un ou plusieurs instruments. Intrigué et irrésistiblement attiré par cette ritournelle joyeuse, je me mis à marcher de plus en plus vite au rythme de la musique dans une direction qui m'était inconnue : seule la mélodie me guidait, comme le bruit d'une source aurait guidé un assoiffé. Dans ma course de plus en plus effrénée, je bousculais des gens. Puis le rythme de la musique ralentit doucement : mon pas se régla sur elle presque malgré moi. La mélodie jouait toujours, très doucement, comme prête à rendre son dernier souffle : je me trouvais alors devant une de ces vitrines que j'abhorre : une épaisse couche de poussière mêlée à la buée recouvrait la vitre. Malgré la saleté, malgré l'amoncellement d'objets et le délabrement de l'ensemble, mon regard fut immédiatement attiré par une boîte à musique. Au moment où je posai mes yeux sur celle-ci, la mélodie s'arrêta brusquement. La boîte était noire, de bonne facture, sans doute façonnée dans de l'ébène – bois précieux et mystérieux. Mais ce qui attira tout de suite mon regard, c'était son intérieur, capitonné d'un velours rouge carmin intense, fond sur lequel se détachait une légère ballerine, toute de blanc vêtue. Tant de grâce et de délicatesse dans une

telle vitrine semblaient incongrues. Malgré mon habituelle répulsion pour un tel lieu, une force intérieure me poussa à entrer malgré moi dans la boutique.

L'endroit était sombre et rempli d'un incroyable capharnaüm. Je demandai alors d'une voix hasardeuse et mal-assurée :

— Il y a quelqu'un ? Oh, oh ? Y-a-t-il quelqu'un ?

Aucune réponse. Puis, j'entendis un bruit provenant du fond du magasin. J'aperçus alors une tête blanche sortir de derrière une bibliothèque. Un vieillard – tellement sec et rabougri qu'il semblait plus que centenaire – me fit face et grommela :

— J'ai entendu : je ne suis pas sourd. Ce n'est pas la peine de crier. Que voulez-vous ?

Je ne savais pas vraiment quoi lui dire. Mon regard ne cessait d'être attiré par la boîte. Elle m'intriguait.

— Est-ce vous qui tenez le magasin ? demandai-je un peu benoîtement, le regard toujours fixé sur la boîte à musique.

Le vendeur me lança un regard lapidaire et répliqua :

— Bien sûr ! Qui voulez-vous que ce soit ?

Je ne répondis pas, figé dans la contemplation de la petite danseuse, il suivit mon regard, et reprit :

— Ah ! C'est donc cette boîte qui vous intéresse. Bah ! Je vous l'offresi si ... prenez-la ! Elle m'a causé tellement d'ennuis. Je vous la donne sans aucun regret !

— Vraiment ? Comment un tel objet peut-il causer des ennuis ? C'est une simple boîte à musique, répliquai-je, dotée – j'en conviens – d'une mélodie très particulière et qui m'a amené jusqu'ici, mais tout de même, rien qu'une boîte à musique...

— Ah ! Si vous saviez... mais non : même si je vous raconte, vous ne pourriez me croire... alors... que dire... vous verrez par vous-même... Surtout prenez-la ! Vous me débarrasseriez. J'insiste.

— Je ne peux accepter... Laissez-moi vous donner quelque chose.

— Non, non... Je vous l'offre. Promettez-moi seulement d'en prendre soin : voici de quoi la protéger, dit-il, me tendant une pochette de soie noire, brodée de fleurs. Et surtout, ne revenez pas me la rendre. Sur ces mots, il referma la porte de son échoppe : je me retrouvai dans la rue avec mon précieux paquet, habité d'une joie incommensurable et sans aucun doute disproportionnée, vu l'acquisition modeste que je venais de faire.

De retour chez moi, je déposai la boîte sur la console du salon. Je l'ouvris délicatement : aussitôt, la merveilleuse mélodie qui m'avait tellement fascinée dans la rue s'éleva dans la pièce, et la gracieuse ballerine se mit à tourner au fond de son écrin carmin. J'admirais la finesse du travail de l'artiste qui avait donné formes et couleurs à cette petite miniature : tout n'était que légèreté et élégance, jusqu'à la délicatesse des traits du visage. bercé par cette musique et définitivement conquis par ma trouvaille, je montai me coucher. J'en oubliai presque l'escalier qui grinça sous mes pas, le froid de ma chambre et le claquement des volets à l'extérieur en raison du vent du Nord qui soufflait sur Saint-Petersbourg depuis trois jours. Je mis cependant du temps à m'endormir. Des sentiments étranges et contradictoires m'habitaient : j'étais satisfait de posséder cet objet, mais en même temps, j'éprouvais un certain malaise. Tout en me tournant et me retournant dans mon lit, je repensais à mon étrange conduite dans les rues, comme porté par cette musique puis je ressassais les étranges propos du

vieillard de l'échoppe, tellement désireux de me voir partir avec cette magnifique boîte...Cela n'avait aucun sens... Au bout d'une heure, je réussis enfin à sombrer dans un sommeil agité.

Mais, au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par un gros fracas venant de l'étage inférieur. Je me figeai dans mon lit, livide : jamais auparavant, je n'avais ressenti une telle anxiété. De la sueur perlait sur mon front. Mon pyjama collait à ma peau. J'avais la gorge nouée et ma respiration était oppressée. J'aurais voulu crier, me libérer de cette tension...mais je ne comprenais pas vraiment ce qui n'allait pas. Alors que je recouvrais peu à peu mes esprits, j'entendis des claquements de volets. Cela aurait dû suffire à me rassurer : c'était sûrement ce vent du Nord qui avait ouvert une fenêtre mal fermée et un vase avait dû se fracasser par terre. Préférant en avoir le cœur net et voulant limiter les dégâts éventuels de ce vent, je sortis de mon lit et enfilai ma robe de chambre. A chacun de mes pas, il me sembla que le sol grinçait plus qu'à l'ordinaire. Une angoisse sourde me taraudait. Tout à coup, alors que je finissais de descendre les escaliers, la mélodie de la boîte à musique se fit entendre : malgré moi, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête et mon cœur se mit à battre à tout rompre. C'est alors que j'aperçus une silhouette blanche dans le salon qui se dirigeait vers la salle de bain. Les yeux exorbités, je me saisis l'une des épées accrochées au mur. Malgré l'épouvante qui m'habitait, je me dirigeai pas à pas vers la salle d'eau, dont la porte était entrouverte. Une faible lueur s'en échappait. Les battements de mon cœur étaient rythmés par les gouttes du robinet : on entendait : « Ploc ploc... ploc ploc... ploc ploc... » J'étais désormais tout près. Le son de la boîte à musique ne suffisait pas à couvrir le bruit de l'eau et j'avais l'impression que mon cœur allait exploser... J'étais tétanisé par la peur. Je me trouvai maintenant juste derrière la porte, je resserrai mon étreinte sur le pommeau de l'épée. Je poussai la porte doucement, tout doucement... Et ce que je vis me laissa à la fois ravi et tétanisé : une jeune fille diaphane me tournait le dos et semblait se contempler dans le miroir. Je fus subjugué par sa beauté spectrale et évanescence. Une sorte de halo nimbait son apparence immatérielle : tous ses traits étaient d'une grande pureté et empreints de délicatesse. Différentes nuances de blanc et de rose rehaussaient son teint, donnaient du caractère à son visage : seule sa bouche éclatait de rouge... Son port de tête était altier et son visage était animé par de grands yeux verts magnétiques, un peu comme ceux d'un chat. Elle se tenait là, face au miroir, grande, mince et gracieuse dans son tutu translucide. Était-ce possible ? C'est à ce moment-là que je me retournai et constatai que rien ne se détachait plus du fond capitonné rouge de la boîte à musique. L'inimaginable s'était produit : la danseuse s'était échappée de son écrin, avait pris vie ... Comment était-ce possible ? Ma tête se mit à tourner : il me sembla que la mélodie de la boîte à musique résonnait de plus en plus fort. La créature de la salle de bains, quant à elle, se mit à tourner autour de moi...Le souffle me manquant de plus en plus, je tendis le bras pour lui demander d'arrêter et ma main frôla l'étoffe diaphane et légère de son tutu. A ce moment-là – et je ne sais toujours pas si ce fut le résultat de mon malaise ou sous le choc d'une telle apparition – toujours est-il que l'épée que je tenais me tomba des mains et heurta violemment mon pied droit avant de frapper bruyamment le sol. La douleur fut telle que je vis un voile blanc passer devant mes yeux avant de m'évanouir...

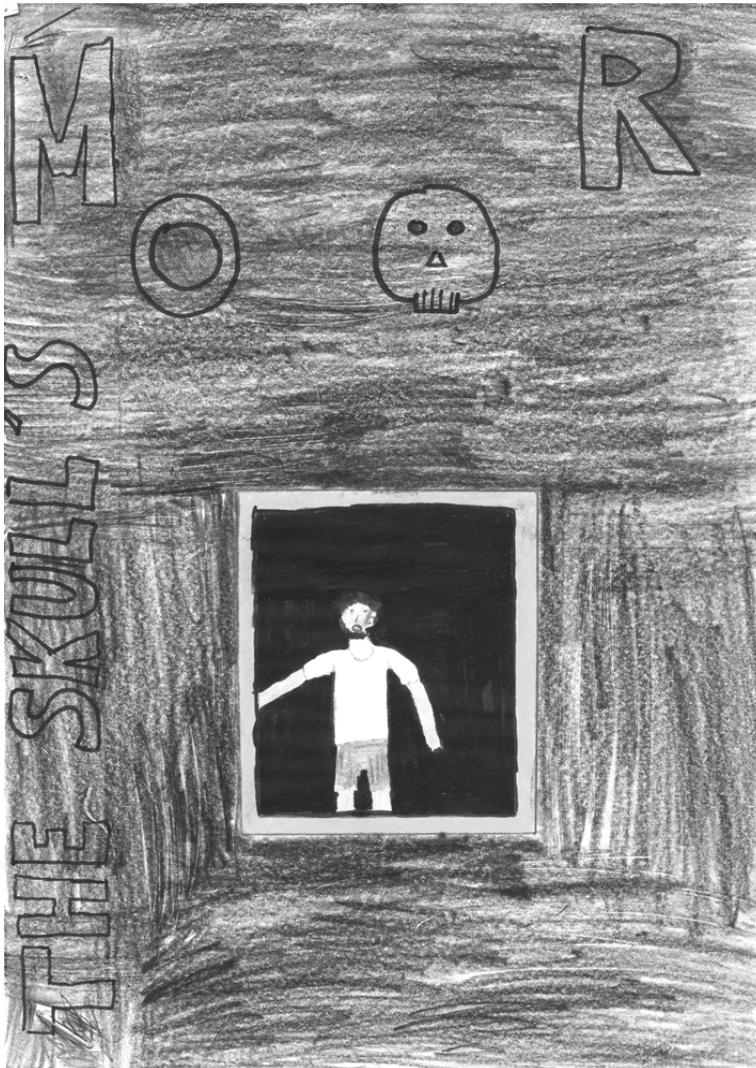
Quand mon personnel de maison me trouva ce matin, je gisais étendu près de la porte de la salle de bains, une épée à mes pieds : j'étais totalement frigorifié en raison de la fenêtre qui s'était ouverte pendant la nuit. Je suis maintenant pris d'une forte fièvre et dois rester au lit sur ordre du médecin. J'ai d'abord pensé que tous ces événements de la nuit passée n'étaient qu'un mauvais rêve, voire l'effet d'un délire, annonciateur de cette maudite fièvre...Voilà que les frissons me reprennent rien que d'y penser, le souffle me manque... Non non... je dois vous expliquer jusqu'au bout...Je reprends : alors

que je m'apprêtais à remonter dans ma chambre pour attendre le docteur, je me suis rendu compte que je tenais quelque chose de serré dans ma main... un morceau de tissu... blanc... en voile léger... comme celui utilisé pour les tutus des ballerines... Je n'ai pas assisté à un ballet depuis longtemps, et non, je n'ai pas d'amies danseuses dans mes relations.... Et j'ai demandé à ce qu'on me monte la boîte à musique pour l'installer ici puisque je dois rester allongé... ai-je perdu la raison ? ah ! je ne sais plus que penser... toujours est-il que le tutu de la petite ballerine de la boîte à musique est déchirée... coïncidence ? Je ne me souviens pas l'avoir vu endommagé quand j'ai rapporté la boîte... que penser ? Alors, j'attends ce soir... une fois la nuit tombée, peut-être reviendra-t-elle ?

THE SKULL'S MOOR

Eliott de Montgolfier

The Skull's Moor. Ce seul nom me rappelle une longue histoire, et il est temps que je la raconte. Mais d'abord, il faudrait peut-être que je me présente. Je me nomme William Scott. Je suis (enfin j'étais, car à soixante-dix-huit ans je ne le suis plus) journaliste au quotidien britannique The Sun (j'y ai travaillé trente ans et je n'ai toujours pas compris pourquoi il s'appelle comme cela). En janvier 1978, j'avais encore une quarantaine d'années, on me proposa un reportage sur un château troglodyte qui venait d'être découvert dans le nord de l'Ecosse. Il était situé dans une bande de terre inhospitalière nommée « The Skull's Moor », la lande du crâne.



Je partis de Londres en avion et atterris à l'aéroport de Glasgow. De là, je me rendis en voiture à Saint Patrick, le village le plus proche du château. Arrivé là, je me mis en quête d'un guide qui pourrait m'y emmener. Il y avait une douzaine de kilomètres entre le village et le château. Avec mon guide, nous mîmes deux heures pour arriver à notre destination. Arrivé là-bas, je fus frappé par la forme de la colline à l'intérieur de laquelle était construit l'édifice. Les seules parties du château qui étaient visibles depuis l'extérieur étaient la grande grille et deux des balcons. Ces éléments étaient disposés d'une manière à représenter un crâne, avec les balcons représentant les yeux et la grille la bouche. Je me dis que dans le temps, ce devait être une structure effrayante. Je songeai aussi à tous les contes et à toutes les

histoires qui auraient pu être écrites ou racontées au sujet de ce château. J'entrai finalement dans la cour principale et ce que je vis me laissa bouche bée. L'édifice était magnifique. Les murs étaient d'un blanc éclatant car ils avaient été protégés de la pollution au fil des siècles. Des statues ornaient ça et là des portes, des fenêtres, des balcons. De plus, même si on était sous une colline, on arrivait à tout voir autour de soi grâce à la blancheur des murs qui en quelque sorte brillaient dans le noir. Cependant, je me rendis compte que quand la nuit tombait, tout l'édifice était plongé dans l'obscurité. Passé ma surprise initiale, je me mis à la recherche d'une pièce où je pourrais m'installer. Je fis d'abord le tour

des pièces du rez-de-chaussée et je ne trouvai personne. Evidemment tout était un peu vétuste, mais c'était normal. Cela ne m'étonna pas et je ne m'inquiétais pas outre mesure. Ce fut ensuite une tâche ardue de trouver une chambre au milieu de tous ces beaux salons et vestibules. Je finis par en trouver une au deuxième étage. C'était une de celles que j'avais aperçues depuis l'extérieur du château. Elle donnait sur la lande. Je m'installai tranquillement, et la première nuit se passa sans encombre. Cependant, il y avait un seul inconvénient : je n'avais pas trouvé de toilettes dans le château. Le contraire m'aurait étonné car l'édifice datait du dix-septième ou dix-huitième siècle. J'établis donc un urinoir dans le cachot, au fond de la grande cour.

Lors de la deuxième nuit, alors qu'il était près de deux heures du matin, je fus pris d'une envie pressante et je descendis au cachot. Je remontai, et quand j'étais près de me rendormir, le vent se leva et un violent orage éclata. La pluie était si forte que j'avais l'impression que tous les nuages à cent kilomètres à la ronde convergeaient vers la colline. Je me levai de mon lit et tentai de trouver les boules Quies que j'utilisais pour l'avion (inutile de préciser qu'il n'y avait pas de lumière). Je m'éclairai avec mon téléphone, et je remarquai un miroir que je n'avais pas aperçu auparavant. Je passai devant et me regardai dedans. Le reflet dans le miroir était le mien à un détail près, il portait une balafre sur la joue droite. Je blêmis, et mon reflet fit de même. Je me dis qu'après tout, le miroir paraissait ancien et il était peut-être abîmé. Cependant, cet événement me laissa très perplexe. Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, une douce lumière filtrait par la fenêtre. Lorsque j'ouvris (vraiment) les yeux, et que je regardai autour de moi, le miroir avait disparu.

Aujourd'hui encore, je n'explique pas ce phénomène. Avais-je halluciné ? Bonne question, mais je ne suis toujours pas en mesure d'y répondre.

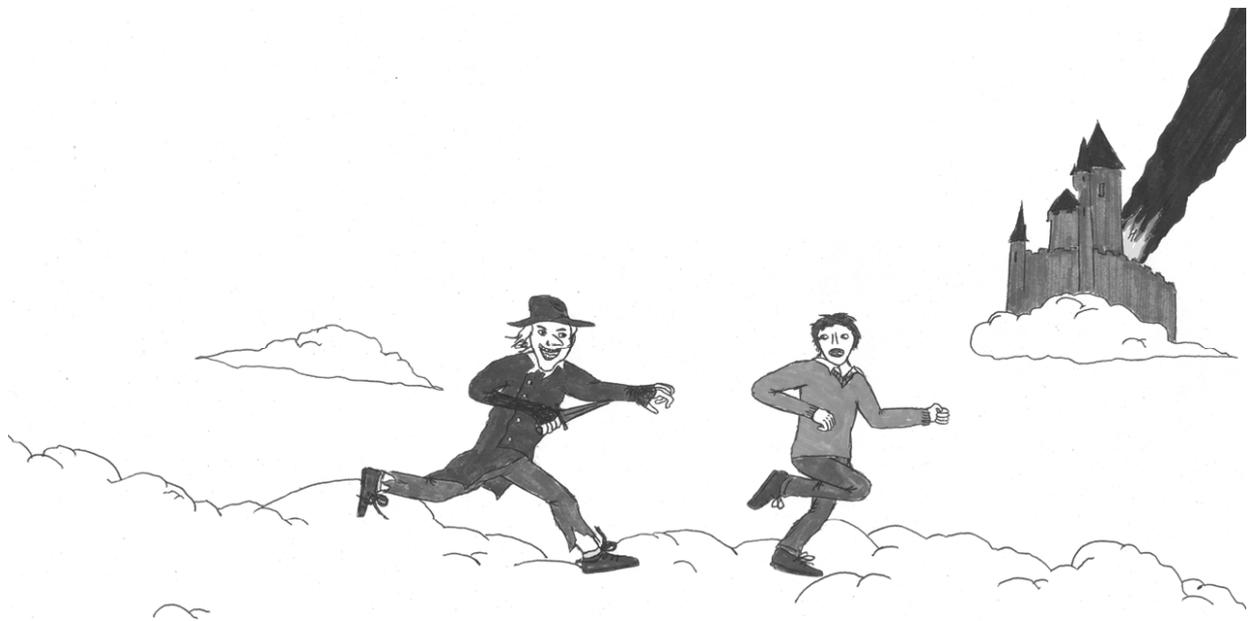
Je repris mon exploration du château et j'arrivai à la bibliothèque. J'avais stupidement négligé cette pièce qui me semblait maintenant d'une grande importance. Je pris un gros livre relié de cuir qui était très épais. C'était un livre de plusieurs centaines de pages qui racontait toute l'histoire de la construction du château au dix-septième siècle. Il avait été écrit par un certain Scotty Williams et était rédigé en anglais actuel, ce qui m'intrigua. Je l'ouvris au milieu et tombai sur ce texte qui m'intrigua :

« Nous sommes en l'an de grâce 1616. Je me nomme Scotty Williams, et je suis l'architecte du château. Aujourd'hui, après des semaines difficiles sur le chantier, les femmes et mères des ouvriers travaillant sur la construction du château leur ont demandé de cesser le travail pendant un laps de temps indéfini. Tout cela à cause de ce funeste incident dans le cachot. Pendant la nuit, il y a deux semaines, un grand incendie s'est déclaré dans le cachot où dormaient la moitié des ouvriers. Tous ont été carbonisés. Leurs familles appellent à cesser tout simplement la construction et à laisser le château dans cette forme pour se souvenir de cette terrible nuit ! Ô visiteur du futur qui liras cette page, ne va surtout pas visiter le cachot pour tenter de découvrir les cadavres. Tu ne pourras jamais raconter ce que tu as vu. Des personnes ont voulu écrire des livres sur cet incendie mais ils ont tous été soigneusement détruits sur ordre du duc d'Edimbourg. Ces personnes sont toutes mortes d'une mort mystérieuse juste après. Toi qui liras cela, suis mon conseil, cela te sera bénéfique. »

Piqué par la curiosité et par l'étrangeté de ce texte je me précipitai vers ma chambre pour aller chercher mes gants car je n'allais certes pas fouiller le cachot les mains nues. Je savais d'avance que j'allais trouver des substances malodorantes en creusant, mais l'enjeu en valait la chandelle. Arrivé dans le cachot, je commençai à creuser jusqu'à que je sente un objet dur. Je déterrai tout autour. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris un cadavre intact vêtu à la mode du dix-septième siècle. J'examinai ses traits et je me rendis compte que c'était exactement les mêmes que ceux que

j'avais vus dans le miroir la nuit précédente. Je blêmis jusqu'à devenir blanc comme un linge (littéralement). J'étais pétrifié de terreur. Je ne comprenais absolument rien. J'étais perdu. Tout tournait autour de moi. Je me sentais très faible. Je me rendis compte tout à coup que je n'avais pas mangé depuis trois jours mais j'étais tellement passionné par mon article que je ne m'en étais pas rendu compte plus tôt. Je tentai de m'extraire de mon trou en rampant. Je n'avais pas la force de tenir debout. Ma vue se brouillait. Je voyais des formes indistinctes. Une d'entre elles attira mon regard car de la lumière en provenait. Quel idiot j'étais. Il s'agissait de la porte ! Je me dirigeai vers elle et je fus ébloui par la lumière du jour. Je sortis et je m'arrêtai pour faire une pause, allongé sur le dos, les bras en croix. Je restais ainsi de longues heures, jusqu'à ce que j'aie recouvré suffisamment de force pour me lever et aller me coucher. Il ne devait pas être plus de seize heures trente, mais la nuit tombait déjà. Je me couchai, mais avant de m'endormir, je passai en revue tous les éléments de la journée et je me promis de partir le lendemain en quête de quelque chose à manger. Je partis donc le lendemain midi, à pied en direction de Saint Patrick. Arrivé là-bas, je mangeai un bon repas au pub du coin et je restai séjourner une petite semaine à l'hôtel du village. Je retournai ensuite au château pour aller chercher mes effets personnels. Après cela, je partis en voiture en direction d'Edimbourg, et de là, je pris le train jusqu'à Londres. Arrivé chez moi, je tentai de tirer les choses au clair dans cette histoire. Cependant, j'eus de nouveaux reportages à faire et j'oubliai très vite cette histoire. Ce n'est qu'aujourd'hui que je m'en souviens et que je vous en fait part. Je n'ai pas réussi à trouver une explication alors je te laisse le choix, cher lecteur.

La malédiction dont parlait Scotty Williams ne s'est toujours pas réa... aaargh... li... aaargh... aaargh... sée... aaaaaaargh !!



LA MAQUETTE

Charles André

Je m'appelle Léopold Debenavoux. Je suis journaliste, enfin j'étais. Aujourd'hui j'ai cessé de travailler, je suis vieux maintenant. Ces faits que je vais vous raconter ont eu lieu il y a bientôt quinze ans. A l'époque, je travaillais pour un journal parisien. J'envoyais mes articles par la poste depuis mon ancienne propriété isolée dans la campagne solognote. J'avais à mon service une vieille bonne. J'aimais profondément la Sologne et étais plein d'affection pour ma demeure. En ce temps là j'étais un passionné de maquettisme. Je reproduisais tout : les voitures, les personnes, les bâtiments... Je consacrais tout mon temps libre à cela.

Or, un jour, j'eus l'idée – combien néfaste, je m'en rendis compte plus tard – de reproduire ma maison. Je vidais entièrement une petite chambre d'amis situé au premier étage et me mis au travail. J'étais à l'époque assez maladroit et il m'arrivait souvent de casser un élément de ma maquette : c'est ce qui me perdit.

Un matin, je brisai par erreur l'un des carreaux de la fenêtre de la cuisine de la maquette avec la pointe de mon couteau. Je décidai de m'arrêter afin de ne pas faire plus de dégâts et sortis dans le jardin pour prendre l'air. Comme je passai par hasard devant la fenêtre de la cuisine, j'aperçus que l'un des carreaux était brisé. Sur le moment je n'y attachai que peu d'importance, considérant cela comme une simple coïncidence. Je rentrai chez moi, et passai une excellente nuit. Le lendemain, je me remis au travail, sans que d'autres incidents ne se produisent. Mais l'après-midi, je renversai un petit pot d'eau dans la pièce correspondant à mon bureau dans la maquette. J'épongeai immédiatement mais il restait une large tache au sol. Je décidai de continuer l'article que j'écrivais en ce moment, je laissais ma maquette telle quelle. Je me dirigeai vers mon bureau et lorsque j'ouvris la porte, je fus saisi d'horreur. En effet, devant moi, exactement semblablement à la maquette, je voyais mon bureau totalement détrempe. Cette fois – ci je ne pus éviter de faire le rapprochement entre la réalité et la maquette. Trop excité pour travailler, j'allai me reposer sur mon lit et m'endormis d'un sommeil enfiévré.

Le lendemain, je questionnai ma bonne afin de savoir si ce n'était pas elle qui avait renversé de l'eau dans mon bureau, mais non. Je me jurai de ne plus toucher à la maquette mais une force irrésistible semblait m'entraîner vers elle : je m'imaginai que c'était Jeannette, la bonne, qui était effectivement responsable des dégâts, qui n'avait pas osé me l'avouer et l'esprit rassuré, je me remis à mon ouvrage. Je demeurais subjugué par cette étrange attirance, et songeais que tout cela n'était qu'une suite de coïncidences et pourtant j'étais angoissé, mon esprit torturé, excité, s'imaginait toutes sortes de folles hypothèses plus absurdes les unes que les autres. De nouvelles coïncidences – était-ce bien des coïncidences – eurent lieu. J'étais terrorisé mais ne pouvais m'empêcher de continuer cette maudite maquette. J'achevai les derniers détails de la construction. Maladroitement, je laissai tomber dans l'escalier miniature la figurine de Jeannette. Elle se brisa au niveau du cou. Aussitôt j'entendis un cri strident qui me fit hérissier les cheveux sur la tête ; je me précipitai dans l'entrée et faillis défaillir ; je blêmis, sentant mon visage se décomposer. Je ne pouvais même pas crier, j'étais sans voix, tétanisé : Jeannette gisait au bas de l'escalier, la nuque brisée. Cette fois, plus de doute, j'étais maudit. Laisant le cadavre gésir dans la pièce, j'allai, égaré, errer dans le jardin. Maudit, j'étais maudit ! Et pourtant ce n'était peut-être qu'un regrettable accident ? ... non. C'était trop évident... Je ne savais plus quoi penser. Cette situation était insoutenable. J'allais devenir fou.

Le lendemain matin, après avoir fait emporter le cadavre, je pris la ferme résolution de brûler ma maquette. Je la chargeai dans ma voiture et roulai jusqu'à la forêt voisine. Je jetai ma maquette au sol et y mis le feu. Dans la fumée noire qui s'en dégageait il me semblait que tous mes soucis s'envolaient. Tout ceci n'était sûrement finalement qu'une suite de coïncidences, aucune malédiction ne pesait sur moi. C'est le cœur léger que j'arrivai en vue de ma maison. Et là, je m'arrêtai, horrifié : ma maison avait entièrement brûlé.

Voilà, j'ai tout dit. Je vis maintenant seul dans un appartement minuscule, torturé et tiraillé par le doute : coïncidence ou maléfice ?

LES BOTTES

Louis Ferré

Moi, Vincent de Manon, je veux vous raconter mon histoire. Tout le monde me regarde bizarrement, tout le monde a peur de moi. Mon collègue ne me parle jamais dans l'usine : il est toujours devant son journal. Il faut que vous soyez alertés et ce sera par l'intermédiaire d'un message. Les bottes me font mal, mais je ne peux pas les enlever. J'ai froid, je me sens seul, très seul.

Toute ma vie défile devant mes yeux et toi lecteur, si tu lis cette lettre, c'est que je suis mort. Ne mettez pas les bottes.

Tout a commencé à Paris alors que je fouillais dans une poubelle. J'avais trouvé ces bottes qui maintenant détruisent mon corps. Je les cachai chez moi. Je ne pensais qu'à ça. J'avais une bizarre envie de mettre ces bottes. Mes pensées étaient focalisées sur ces bottes, j'ignorai les cris de ma mère et les gens qui me regardaient. Puis des frissons s'emparèrent de moi. J'entendais des vagues murmures, des murmures bizarres. J'étais soucieux mais une envie folle m'incitait à mettre les bottes. Je rentrai donc vite chez moi et je mis les bottes. Une soudaine douleur s'empara de moi ; elle était tellement forte que tous mes sentiments de vie se dissipaient. Le pire était que j'étais incapable de les enlever.

Je voulus crier mais aucun son ne sortit de ma bouche. Comme si on m'en empêchait. J'entendais toujours ces murmures bizarres. Mais j'étais incapable de ne rien faire, alors je patientais dans mon salon à ne rien faire. Deux heures s'étaient écoulées environ avant que ma mère entre dans le salon : « Tu n'es pas à ton travail ? Et qu'est ce que tu fais là assis à ne rien faire ? » Je ne répondais point. Je n'avais pas envie de répondre. Et elle commença à hausser la voix en m'ordonnant de répondre. Mais je ne parlais pas. La rage montait en moi comme une envie meurtrière. Ma main se leva toute seule malgré moi. Elle se dirigea vers ma mère, puis mes jambes se levèrent, et avancèrent vers elle. J'étais incapable de faire quoi que ce soit. Quand je fus à proximité de ma mère, ma main incontrôlable se fonda sur elle et l'étrangla. Elle était morte. Je l'avais tuée ! C'était comme dans un cauchemar, cette fois j'avais repris le contrôle de moi-même. Je me décidai à fuir et je sortis de la maison en pensant à une cachette. Je songeai à celle près du vieux chêne au fond de mon jardin mais mes pieds m'entraînèrent vers la ville. Arrivé là-bas...

Je me réveillai quand il faisait nuit, dans une rue déserte, je ne me souvenais de rien. Je parvins quand même à me lever et à me diriger vers la maison. J'entendis à nouveau ces murmures terrifiants qui marmonnaient des mots incompréhensibles. Quand je rentrai dans le hall, je vis le cadavre de ma mère mais il n'y avait pas que le sien, il y avait aussi une dizaine de cadavres d'enfants. Horrifié, je me demandai d'où venaient ces malheureuses victimes. Puis je me posai cette question : et si c'était moi ?

Je rouvris les yeux la journée, encore inconscient, je me situai exactement à l'endroit où je travaillais, c'est-à-dire, l'usine. J'étais terrorisé et encore très soucieux. Et si j'avais encore commis un de ces horribles crimes ? Mais j'avais beau chercher partout, il n'y avait aucune trace de cadavres dans les environs. Et je partis de l'usine.

Deux jours s'étaient écoulés à peu près normalement à part le fait que mes bottes m'affaiblissaient. Je me promenais dans la rue quand je trouvai un journal déchiré avec écrit en grandes lettres : « MASSACRE DE TROIS DIZAINES D'EMPLOYÉS D'UNE USINE ».

Pris par l'angoisse, je n'avais aucune idée de l'endroit où aller. Puis soudain la même douleur s'empara de moi. Je réentendis les murmures, les mêmes voix. Puis mon corps se dirigea vers ma demeure d'un pas vif. J'avais un sentiment de doute et de culpabilité, mais c'était la culpabilité qui domina le doute quand j'arrivai devant le hall. Derrière moi au bout de la rue, une dizaine de gendarmes se dirigeaient vers moi en me regardant. J'étais piégé ! Les gendarmes savaient que j'étais le vrai coupable ! Je courus vers le jardin, j'avais une chance de leur échapper car ils étaient encore loin derrière. Quand je me rapprochai du vieux chêne au fond du jardin, j'ouvris la trappe cachée derrière et je descendis avec l'échelle. J'étais maintenant quasiment sûr que les gendarmes n'allaient pas me retrouver.

Nous arrivons maintenant à la fin de mon histoire, je suis toujours caché sous cette trappe. Mes bottes me tuent lentement, alors autant que je mette fin à ma vie moi même.

Toute ma vie défile devant mes yeux, et toi, lecteur, si tu lis cette lettre, c'est que je suis mort.

L'OMBRE
Aurélien Errera



À Paris, il pleuvait. Il pleuvait vraiment beaucoup. J'allais chez un vieil ami d'enfance, qui m'était resté très cher, il était violoniste et poète. J'étais professeur de biologie et chercheur, du moins, jusqu'à ce jour fatal. Nous avons ensemble de longues conversations et de grands désaccords. Il croyait aux êtres surnaturels, aux esprits, tandis que moi je persistais à ne croire que ce que ma raison me garantissait. Ce soir-là, chez lui, je pus enfin être au chaud pendant une petite heure. Après une longue accolade, je rentrais chez moi.

Sur le chemin, je fus surpris de me trouver comme épuisé, tout d'un coup, en me sentant tantôt pris d'un mal de tête, tantôt pris de convulsions qui agitaient mon corps de toutes parts. Que se passait-il ? Je n'étais jamais tombé malade.

Finalement arrivé chez moi, je m'empressai de me coucher, en pensant, ou plutôt en espérant que mon mal diminuerait au cours de la nuit.

Dans mon lit, je fus pris d'une douleur terrible à la tête, qui vous prend et donne l'impression d'être à demi-mort tellement elle vous submerge. Je décidai alors d'aller faire un tour sur les bords de Seine, dans l'espoir de retrouver ma respiration. Après quelques minutes passées à essayer de contempler ce qui me semble être les plus belles oeuvres de Paris, les ponts, ma douleur semblait se dissoudre un peu.

Soudain, j'entrevis à mes pieds une silhouette noire, dont je pus difficilement distinguer le contour, car elle se fondait dans le macadam de couleur sombre. La fièvre me saisit. Mon mal de tête reprit de plus belle: cela aurait dû être mon ombre mais – croyez-moi ou non – elle ne semblait pas faire les mêmes mouvements que moi. Comme si elle était venue, venue pour moi. Pour me faire douter, et essayer de me faire sombrer dans le doute. Je fis un pas à gauche, l'ombre paraissait se coiffer. Je me baissai tout d'un coup, mais l'ombre restait immobile, semblant me regarder comme on regarderait avec stupeur un parfait inconnu qui ne parle pas la même langue mais essaie de vous expliquer quelque chose et persiste.

Tâchant de me convaincre que ce n'était qu'une illusion, ou plutôt que mon esprit fatigué me jouait un tour, je continuai ma promenade, troublé par cette apparition.

Tout à coup, je fus pris d'un inexplicable mal de ventre, qui, ajouté à mes autres douleurs, me donna l'impression de souffrir de toutes parts, à tel point que, pris d'un spasme, je tombai à la renverse. Sans voix. Éberlué, bouleversé, angoissé par la dimension que cette affaire prenait. Ce dessin sur le sol, ou cet "esprit", essayait à coup sûr de me faire penser différemment : de me montrer, ou plutôt de me prouver qu' "ils" existent. Que tous les spectres, que tous les fantômes, que toutes les créatures fantastiques qui hantent les nuits des enfants, et parfois des adultes existent, en fait.

Assez de discours. J'avais en tête toutes les histoires de zombies à vous glacer le sang, dont les parents assurent qu'elles sont imaginaires, et que mon bel esprit rationnel avait toujours ignorées mais jamais, pourtant, je ne m'étais senti aussi près d'y croire. Je décidai immédiatement de rentrer chez moi.

Soudain...

Mais non. Rien. Je m'étais retourné, sur les bords de Seine... Qui étaient déserts. Je n'avais rien vu derrière moi.

Pourtant, j'avais senti une présence...

Le lendemain, reposé, mais pas pour autant rassuré, je décidai de vérifier si ma folie d'hier persistait. Non sans quelque appréhension, j'entrai dans ma salle à manger, fermai tous les volets et éteignis toutes les lumières, en prenant soin de me laisser une lampe à portée de main. Terrorisé, je me

dis qu'il était inutile de réfléchir davantage, et allumai l'interrupteur d'un coup sec. Je ne voyais rien, n'entendais rien, mais il se produisit autour de moi quelque chose de très étrange: il régna soudain dans la pièce une atmosphère tendue et oppressante.

Mon ombre normale, naturelle, était là, à mes côtés. Je fis un pas à gauche, mon ombre m'accompagna.

Je me baissai tout d'un coup, mon ombre fit de même. En revanche, je n'apercevais pas la silhouette noire. Je n'apercevais rien qui s'y apparente. Cependant, aurai-je pu affirmer que j'étais seul dans cette pièce ?

Je ne pouvais pas dire que personne n'était là, uniquement parce que je ne voyais personne. Je le savais, ce n'était pas une preuve. Car cette présence, je jure que je la sentais.

*

Ces expériences se répétèrent de nombreuses fois. Des mois, et des mois. Des années, oui. Je vivais tantôt avec la silhouette noire, tantôt avec mon ombre naturelle. Dans tous les cas, je n'étais plus celui que j'étais avant cette mémorable promenade sur les quais de Seine.

J'ai le sentiment que la silhouette noire fait de moi ce qu'elle veut: lorsqu'elle apparaît, elle me fait perdre la raison, me fait souffrir physiquement et m'interroger sur mon état mental. En revanche, le fait que je ne la voie pas à chaque fois qu'il y a de la lumière et de l'ombre ne me rend pas pour autant rassuré. Le caractère irrégulier de cette apparition est un tourment supplémentaire. Je ne vois aucune logique à cet étrange manège. J'ai perdu mon bel esprit rationnel qui fondait ma personnalité, et avait forgé ma réputation. Je suis devenu comme l'ombre de moi-même. Autrefois j'expliquais, je raisonnais, je vivais, aujourd'hui j'essaie vainement d'expliquer ce qui s'est passé et ce qui fut le tournant de ma vie, les mots me manquent.

Je sens une présence.

Et vous souhaitez de ne jamais la sentir.



Anael Mordsinski
L'heritage

L'HÉRITAGE

Anaël Mordzinski

Je m'appelle Magalie Maureau, j'ai quinze ans et je suis lycéenne. J'ai deux sœurs et un frère jumeau : Max qui est handicapé mental. Je suis très proche de lui, il m'aide à devenir plus forte, surtout depuis la mort de notre père, célèbre auteur de nouvelles fantastiques. Depuis toujours, j'ai une passion : devenir écrivaine, comme lui.

Je vais à présent vous raconter mon histoire. Tout a commencé quelques semaines après sa mort quand ma mère trouva un petit paquet à mon nom dans le bureau de mon père. Un soir alors que je n'arrivais pas à dormir, je m'étais levée et j'avais ouvert le paquet. Il contenait un petit livre rouge vierge et une jolie carte blanche où étaient écrits à l'encre bleue ces mots : « Maintenant c'est à toi d'écrire ton histoire... ». Effectivement il était temps pour moi d'écrire mon histoire : elle parlait de la vie d'un psychopathe, un tueur en série pour être plus précise. C'était un jeune homme à priori normal qui sans raison décida de tuer une fois par mois une lycéenne. Il agissait toujours de la même façon : il se rapprochait d'elle puis la tuait de toutes les façons possibles, chaque meurtre étant plus atroce que l'autre. Certes, mon histoire était sinistre et, une fois le premier chapitre terminé, je me sentis enfin libre d'aller me recoucher.

Seulement, à ma grande surprise, le lendemain matin, je trouvai un article dans le journal annonçant la découverte du corps d'une lycéenne brûlée puis jetée dans un ruisseau. « Exactement comme dans mon histoire ! » pensai-je tout d'abord. Cela me tétanisa mais il ne pouvait s'agir que d'une coïncidence hasardeuse, me rassurai-je ensuite. Sur ce, je me rendis à l'école comme si rien ne s'était passé. Le soir même je m'attaquais aux deuxième et troisième chapitres, ceux où mon tueur devait mettre fin à la vie de sa deuxième victime. Mais cette fois, je me sentis mal, comme si quelqu'un m'observait et il y avait cette horrible petite voix qui chantonnait dans ma tête : « Attention à ce que tu dis, Magalie, les conséquences pourraient être fatales... » Ma gorge était nouée, je tremblais de peur, cette horrible voix me tourmentait. Je dus m'arrêter au troisième chapitre, la nuit porte conseil dit-on...

Seulement, au contraire, à huit heures lorsqu'il était l'heure de partir au lycée, ce que je redoutais le plus s'est produit : ma mère parlait d'un nouveau meurtre : cette fois, la jeune fille avait été torturée puis attachée au fond d'une piscine. La peur m'immobilisa. Comment était-ce possible ? Mon histoire devenait réalité ! Il fallait que mon horrible histoire se termine. Et ce soir !

Ce fut donc ce à quoi je me consacrai toute la nuit, j'écrivais sans m'arrêter, pour sentir ce sentiment de liberté m'envahir. Le dernier meurtre, le plus horrible de tous était écrit. Avant de commencer le dixième chapitre, mon frère Max arriva dans ma chambre en riant.

— Qu'est ce que tu fais sœurlette ?

— Je finis mon livre, tu sais, celui dont je t'ai parlé ! (je me devais d'être toujours douce et gentille avec mon frère, malgré mon énervement actuel)

— Oh ! Je pourrais le lire s'il te plaît ?

— Bien sûr, laisse-moi juste quinze minutes, le temps de le terminer.

— Super, merci Magalie !

Je terminai mon histoire rapidement et la donnai à mon frère. Après l'avoir lue, il me complimenta.

Le lendemain, je me levai à l'aube et vérifiai tout : aucun meurtre annoncé. Je partis à l'école soulagée. Le brouillard s'empara de mon esprit, un sentiment inexplicable m'envahit. Je courus vers mon amie et c'est là qu'elle m'expliqua en pleurs qu'une de nos amies proches avait été retrouvée pendue à un arbre après avoir été violée. Inutile que je vous dise que mon histoire était semblable à son récit en tous points. Mais cette fois c'était trop, je ne pouvais plus supporter ce sentiment de culpabilité. Il fallait que je mette fin à tout ça, que je me débarrasse de ce livre, ce n'était pas humain. Je rentrai chez moi en courant, pris le livre et une boîte d'allumettes et me rendis dans les bois. Je posai le livre et y mis le feu puis, plus rien, je m'étais évanouie. Je me réveillai encore somnolente et entendis une voix, c'était elle, LA voix ! J'ouvris les yeux et vis Max : je l'entendis prononcer une dernière phrase : « Quoi que tu fasses ce n'est pas fini et ça ne finira jamais ! »

Je regardai autour de moi, il n'était plus là, les flammes m'entouraient, j'étais perdue, je le savais.

LE BALLET DE CRISTAL

Chloé Leblanc

C'était un soir où je me couchais, épuisée par la dure journée de cours laborieux. Malgré mon envie de me laisser aller dans mes rêves étranges, je n'y parvenais pas. Je ne sais pas combien de temps j'attendais, si c'était des minutes ou des heures entières. Je fixais le sombre plafond, attendant que le sommeil me gagne mais il ne venait pas, comme s'il me taquinait à ne pas arriver en ce moment où j'étais censée dormir. Enervée, je me retournai, je changeai de position mais rien n'y fit. Je me résolus donc à compter pour la cinquième fois le nombre de pois qu'il y avait sur ma couverture. 374. Pourquoi ne m'endormais-je pas ? Pourquoi n'arrivais-je pas à fermer l'œil alors que mes parents ronflaient déjà ? Est-ce que si je m'étais endormie ce soir-là, rien ne se serait passé ?

Alors que je perdais tout espoir de trouver le sommeil, une lueur au coin de mon œil attira mon attention. Posé sur mon étagère, quelque chose brillait. Je reconnus la forme, quoique indistincte. Il s'agissait de mon cygne en cristal. Ma grand-mère m'avait offert un animal en cristal à l'occasion d'un Noël il y avait bien des années. Fascinés par l'élégante sculpture, mes yeux ne pouvaient pas s'en détacher. Plus que fière d'avoir trouvé le parfait cadeau, ma grand-mère m'offrait désormais à tous mes anniversaires et Noël, une figurine en cristal. Elle le faisait à chaque fois ; alors mon frère et moi pariions sur quel animal j'allais tomber cette année. Quoique fragiles et inutiles, je ne me lassais jamais de leur beauté. Je fronçai les sourcils : pourquoi ce cygne brillait-il comme en plein jour alors que les volets étaient fermés, les rideaux tirés, la porte fermée et les lumières éteintes ? Alors je n'étais pas la seule à ne pas dormir ? je souris à ma réflexion absurde. Mes animaux de cristal n'étaient pas vivants mais je m'imaginai parfois qu'ils l'étaient. Quand soudain la chose qui se passa arrêta ma respiration et probablement mon cœur aussi.

Le cygne remua. Il tourna son cou comme pour se détendre. Je fermai les yeux, je m'imaginai trop de choses mais avait-il vraiment bougé ? Mon cœur commença à battre et mes cheveux se hérissèrent. Il fallait que je rouvre les yeux, juste pour vérifier, juste pour m'assurer que ce n'était que le fruit de mon imagination. Je n'aurais pas dû ! J'aurai dû attendre le matin pour les rouvrir ! Mais non, persuadée que ce n'était qu'un rêve et qu'il fallait seulement vérifier, je les rouvris. Le cygne était encore dans sa nouvelle position... Mon cœur s'accéléra. Mes ongles s'enfoncèrent dans le coussin. Je mordis mes lèvres jusqu'à ce qu'un goût de sang se fit sentir sur ma langue. Je rêvais, j'en étais sûre mais pourquoi ne me réveillais-je donc pas ?

Soudain un bruit d'orage retentit et la pluie commença à tomber. Instinctivement, je tournai la tête vers la fenêtre de ma chambre d'où le son venait. Puis je fixais de nouveau mes yeux sur l'étagère où des événements anormaux venaient de se produire et je poussai un cri. C'était un mélange de surprise et d'effroi. Toutes les statuettes avaient les têtes tournées vers la fenêtre, comme moi, quelques secondes plus tôt.

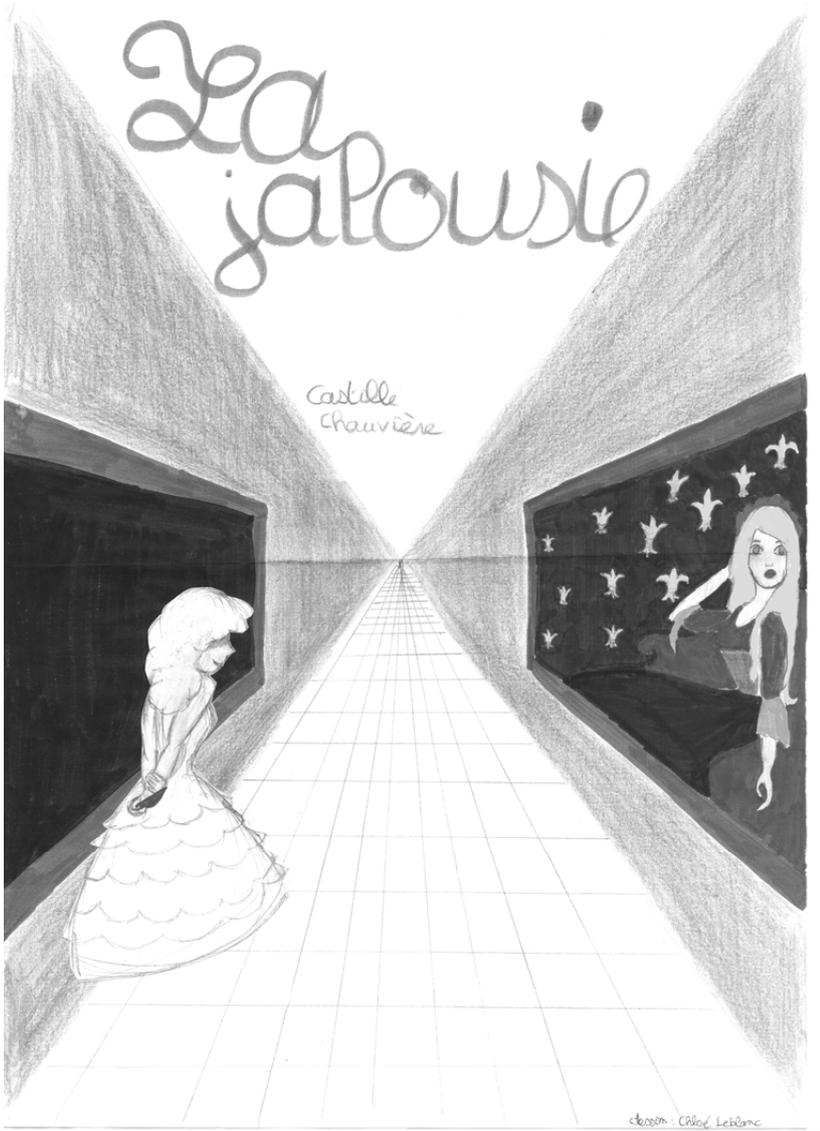
Alors, une à une, les formes de cristal se détendaient, comme pour s'étirer après être restées trop longtemps dans une position. Je restai pétrifiée, la bouche grande ouverte, me sentant défaillir. Mais quelque chose d'autre qui se passa m'obligea à garder les yeux ouverts. Les animaux commencèrent à se déplacer. Les quatre pattes se déplacèrent lentement, se balançant d'un appui à l'autre, gracieusement et solennellement. Les animaux marins filèrent, comme nageant sur l'étagère. On eût même dit qu'ils volaient aussi quoique posés sur le bois. Chacun de ces animaux faisait son chemin, se

déplaçant tellement gracieusement qu'on aurait dit qu'ils dansaient. Ils glissaient sur le bois de l'étagère avec tellement de légèreté qu'on aurait dit des danseurs étoiles. La fusion de leur allégresse, toutes leurs beautés, on aurait dit un bal tout droit sorti d'un conte de fées. Je crus même entendre une mélodie qui semblait suivre les danseurs et non inversement.

J'aurais pu croire que c'était le Lac des cygnes devant moi. L'allégresse, la beauté, la musique... Tout semblait s'accorder comme dans la célèbre danse avec une finesse incomparable. Le temps passa et je ne pouvais plus détacher mes yeux de l'étagère enchantée. Je me sentais bercée par la musique : on aurait dit un orchestre entier. Le tempo était régulier, la mélodie familière mais je n'avais pas assez de conscience pour l'identifier. Je me rendis compte que je m'étais mise en position assise, aspirée par la musique. Je me balançais moi-même de gauche à droite, me berçant, flottant... Le temps semblait démesuré et je ne sais pas quand ni comment, submergée par le sommeil, je m'endormis.

Le lendemain, je me réveillai difficilement ; mes yeux voulant se refermer et ma conscience se battant pour les garder ouverts. C'était comme si j'avais été réveillée toute la nuit. Non, j'avais vécu un rêve, voilà tout. Mais pourquoi semblait-il si réel ? Pourquoi étais-je si fatiguée ? Des cernes se dessinaient sur mon visage. C'est avec effroi que je découvris, quelques jours plus tard, mon cygne encore dans sa nouvelle position. Je ne revis jamais bouger mes statuette de cristal...

JALOUSIE
Castille Chauvière



Le 24 décembre au soir, à sept heures, Mathieu se retrouvait seul chez lui une fois de plus. Il n'avait ni famille, ni amis avec qui fêter Noël. Il n'avait qu'un frère aîné, Jonathan, qui était complètement différent de lui : il avait des amis, une femme, des enfants et était directeur d'une entreprise à Londres. Mis à part les soirs de Noël qu'il passait seul, Mathieu aimait la vie et y tenait beaucoup. Il essayait de ne pas penser à son frère qu'il jalousait en secret. C'était un homme jeune, simple, un peu paresseux mais heureux. Il passait ses journées à se promener dans Paris et à aller voir des expositions, tout en faisant très attention à ce qu'il faisait de son argent. Ce jour-là, comme tous les autres jours, il était allé voir une exposition à quelques pas de chez lui. Il n'y avait pas grand monde dans les rues pour un soir de Noël, seuls quelques magasins de bricoles éclairaient les rues noires de leurs néons criards. Mathieu, sifflotant, entra dans une galerie d'art et commença à examiner les tableaux les uns après les autres dans les moindres détails. Soudain, un tableau attira son attention ; c'était une grande femme, assez laide d'ailleurs, avec un nez très allongé et de grandes oreilles. Elle ne souriait pas du tout, au contraire, elle avait un visage plutôt triste et vexé, comme si elle était complexée. Elle regardait droit devant elle avec de grands yeux verts. Intrigué par ce regard, Mathieu suivit sa trajectoire ; en effet, la femme fixait une autre dame peinte sur le tableau d'en face. L'autre tableau était magnifique, la jeune

filles représentées dessus étaient belles, épanouies, son teint rose clair faisait ressortir les quelques taches de rousseur sous ses yeux bleus grands ouverts et sur sa fine et délicate main on pouvait apercevoir un anneau de mariage. Mathieu allait passer à un autre tableau quand, en regardant une dernière fois celui de la femme laide, il aperçut avec stupéfaction qu'elle tenait, dans sa main droite, un couteau qu'il n'avait étrangement pas remarqué auparavant. De plus, le regard de la femme semblait avoir changé de direction, à présent, c'était lui qu'elle regardait. Pour s'assurer que le tableau n'avait pas changé mais que c'était simplement lui qui avait dû avoir une illusion, il essaya de passer et repasser devant. En effet, les yeux de la femme le suivaient au moindre de ses mouvements ! Comme il n'était pas superstitieux, il crut tout d'abord à une technique de peintre et s'approcha du tableau pour le voir de plus près. Alors il vit le couteau de la femme pointer en avant jusqu'à déchirer la toile. Il poussa un cri, sursauta, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, son teint devint pâle, aussi pâle que celui d'un vampire, il se retira en arrière en tombant à terre, puis il se releva et courut jusque dans la rue ; là, il crut qu'il était en train de rêver et essaya de se pincer ; mais non il était bien éveillé. Il se retourna vers la galerie en espérant qu'elle aurait disparu mais au lieu de ça, il en vit sortir des lumières rouges et entendit des cris de douleurs et des ricanements. Le visage de Mathieu était devenu livide, il était terrifié, mais ressentait en même temps un curieux sentiment de culpabilité. Il courut jusqu'à son appartement, il chercha ses clés mais elles tombèrent dans une bouche d'égout, Mathieu pensa qu'il était poursuivi par un démon. Il se rappela de la petite lucarne qui donnait sur son bureau, qu'il laissait imprudemment toujours ouverte ; comme il était au premier étage, il put s'y hisser et rentrer chez lui. Il s'écroula sur son lit en gémissant. Environ une heure plus tard, Mathieu reprit ses esprits et comme il était sur son lit, il était maintenant sûr d'avoir rêvé. Il se releva pour aller prendre l'air dans la rue. Il vit passer un vendeur de journaux, il en regarda un et lut en première page : « Fait incroyable en ce soir de Noël » sous ce gros titre étaient donnés quelques témoignages ; Mathieu manqua de tomber raide mais il était trop intéressé par la chose pour que cela arrive. Témoignage : « J'ai vu un tableau s'animer dans une galerie d'art ». En voulant payer le journal, il mit sa main dans sa poche pour en ressortir quelques sous, quand ses doigts frôlèrent une lame. Mathieu poussa un petit cri, son doigt saignait, il replongea sa main dans sa poche et en ressortit à sa grande stupeur, le couteau de l'horrible femme. Il regarda son doigt saignant, puis le couteau et se repassa tous les événements étranges de sa journée. Mais c'est quand il se rappela du moment où il avait vu ce couteau percer le tableau qu'il comprit qu'en fait la femme le lui tendait pour qu'il tue sa rivale qui était la jolie jeune fille dont elle était atrocement jalouse. Il comprit aussi qu'il aurait dû le faire et qu'à présent il allait le regretter. C'était donc ça le sentiment de culpabilité qu'avait ressenti Mathieu quand il s'était enfui de la galerie ! Il y courut, dévala les escaliers, il s'arrêta net ; le tableau de la jolie femme était complètement lacéré, et celle-ci, se trouvait en dessous, gisant le corps en sang. Par contre, la laide avait disparu de son tableau... là, une goutte de sang tomba du doigt de Mathieu, il la regarda, puis ressentit une atroce douleur à la tête...

Le réveil de Mathieu sonna à neuf heures du matin, il se réveilla et en passant sa main dans ses cheveux il sentit une bosse sur son crâne...

LE TABLEAU ENSANGLANTÉ

Thomas Peyrache



Voilà, cela fait des années, des décennies que je souhaite vous raconter mon histoire. Cette histoire est si étrange que j'aurais aimé être sportif plutôt que peintre. Mais voilà, les choses ne furent pas ainsi... Tout commença cet hiver de l'année 1948. Je venais d'avoir trente-huit ans et j'avais décidé d'emménager à Paris, loin de ma famille, pour pouvoir pratiquer mon rêve : la peinture. J'habitais rue d'Enfer, une ruelle sombre et peu éclairée. J'y louais un atelier à la mairie et je vivais seul, personne ne me rendait visite. Mes voisins étaient des couples méprisant l'art.

Ce soir-là, je me décidai à peindre dans mon salon une péniche que j'avais observée la veille en me baladant sur les quais de Seine. Je sortis mon attirail composé de sept pinceaux et d'une tablette de gouache que mon oncle m'avait offerte avant mon départ pour Paris. Ma péniche était grande, elle occupait presque tout l'espace de ma petite toile. Je lui fis un toit rouge et une coque verte. Il faut que je vous avoue que je n'étais pas doté d'un don pour le dessin, mais peu m'importait, je voulais devenir peintre et je le serais. Je trouvais que le contraste de couleurs que je venais de dessiner était vraiment très distingué.

Fier de mon œuvre, je me rendis dans ma chambre et sombrai dans un sommeil profond, calme. Le lendemain, à mon réveil, un trouble s'empara de mon esprit, j'avais la tête qui tournait. Quand j'entrai dans mon salon (c'est là où je peignais et stockais mes peintures avant de les vendre au marché), je vis une très grande toile emballée dans un sac. Cette toile ne pouvait pas provenir de mes peintures car je n'avais pas assez d'argent pour m'en procurer de cette envergure. Avec anxiété, je me décidai à ouvrir ce présent. Je partis dans la cuisine pour prendre un couteau ; je commençai à découper le sac. Sous le sac, il y avait une magnifique toile peinte avec adresse et précision représentant une scène de guerre entre les Romains et les Sabins. Cependant, une tache rougeâtre de la taille d'une phalange se remarquait sur le côté gauche du tableau, ce devait être du sang ; je ne savais pas quoi penser. Qui pouvait bien me l'avoir offerte ? Était-ce un don du seigneur, de mes voisins ou bien d'une ou d'un ami(e) inconnu(e) ou bien encore une farce du diable ? Habiterait-il la rue d'Enfer ? Je me pinçai pour vérifier que je ne dormais pas. Non, j'étais bel et bien réveillé, ce devait être une hallucination. La tête me tournait toujours, je retournai dans mon lit espérant que cette

mystérieuse toile disparaîtrait de la même manière qu'elle était apparue. En même temps, je ne ressentais aucune envie de m'en débarrasser.

Quand je me glissai dans mon lit, j'entendis un cri strident comme si une personne venait de recevoir un coup d'épée dans le ventre. Je me dis sans vraiment y croire, que ce cri provenait du dehors. Je n'arrivais pas à dormir. J'étais troublé par cette toile. Ce tableau m'attirait. Nous ne faisons qu'un : il voulait que je le regarde et je voulais le regarder. Ne tenant plus, je me levai pour aller admirer ce trésor troublant. Au fur et à mesure que je m'approchai, je perçus une seconde tache de sang sur le côté gauche de la toile. Que pouvaient être ces apparitions de sang ? Cette toile avait une finesse des détails trop réelle. Je décidai de m'approcher pour pouvoir la toucher, elle, sujet de toutes mes craintes, de tous mes doutes, de tous mes troubles. Mais avant de la toucher je remarquai une coïncidence qui me fit un haut-le-cœur. Il y avait sur ce tableau autant de taches de sang qu'il y avait de personnages morts.

Je me rendis dans ma cuisine afin de prendre mon petit-déjeuner habituel. Il était constitué de deux tartines de pain complet avec du beurre et d'un bol de lait. J'allumai la télévision. Aux informations, il n'y avait rien de spécial ni d'inquiétant. Alors que je beurrerais mes tartines, je perçus un second cri. Le même que le premier peut-être ? Je pensai désormais qu'il se déroulait quelque chose d'anormal avec cette toile. Dans mon anxiété, je me mis à tout imaginer : la présence d'un être invisible dans mon atelier ? Cette toile était la réincarnation du diable.

Je me précipitai pour découvrir ce qui s'était passé sur la toile. A ce moment, j'eus la plus grande frayeur de toute ma vie. Il n'y avait plus deux taches de sang sur le côté gauche de la toile, mais il y en avait quatre, il n'y avait pas non plus deux morts sur le tableau mais quatre. Deux nouveaux morts jonchaient le champ de bataille. Était-ce possible qu'un tableau change ? Il fallait me débarrasser de cette toile au plus vite car l'idée que des personnages peints meurent sous mon toit m'était insupportable. Je réfléchis à la manière de m'en débarrasser. Je décidai de la brûler et fis un grand feu dans ma cheminée.

Une demi-heure plus tard, je jetai ma toile dans le brasier, mais à peine était-elle entrée en contact avec le feu, j'entendis un cri étouffé par les flammes. De peur qu'une nouvelle tache de sang n'apparaisse, je sortis immédiatement mon cadeau maléfique du brasier ardent. Et à mon grand soulagement aucune trace de sang n'était apparue, au contraire deux avaient disparu. Au moment où j'allais remettre la toile dans le feu, j'entendis à la télévision que des policiers avaient tué deux voleurs lors d'une arrestation. Je revins dans ma salle à manger pour voir les images des faits sur le poste de télévision, mais dès que j'entraï dans la pièce, j'entendis un troisième cri provenant de la cheminée. Je regardai deux minutes les informations, puis courus vers la cheminée pour voir ce qui s'était passé au niveau de ma toile diabolique. A mon grand désespoir, une nouvelle tache de sang était apparue sur le côté gauche et un nouveau soldat sabin était mort. Il y avait désormais trois personnages morts et trois taches de sang sur la toile. Je remis la toile dans la cheminée, une tache disparut et au même moment, le journaliste annonça un troisième mort. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la coïncidence qu'il venait d'y avoir entre les trois morts disparus du tableau et ceux bien réels, annoncés aux informations télévisuelles. Que devais-je faire maintenant ? La brûler au risque d'entendre l'annonce de deux nouveaux décès ou bien laisser les taches de sang envahir la toile ? Et ensuite ? Je décidai d'être rationnel et de me débarrasser de ce tableau maudit dans le feu. De toute façon, rien ne prouvait que j'étais la cause du décès des voleurs, ce pouvait être le fruit du hasard ou une simple coïncidence. Je lançai quand même avec regret ce magnifique tableau dans les flammes de l'enfer qui

le détruiraient à tout jamais. Comme prévu, en s'effaçant dans les flammes, les taches de sang laissèrent échapper deux cris. Mais je ne bronchai pas.

Aux informations, je constatai que ma toile n'avait plus fait de dégâts sur le monde extérieur. J'en avais déduit que les premiers morts étaient le fruit du hasard. Je n'étais donc la cause d'aucune mort. Pourtant, je restais sur le qui vive. Le tableau me hantait. Tous les matins, je vérifiais avec anxiété si une nouvelle toile n'avait pas été déposée dans mon salon. Un jour, en rentrant le soir, un colis m'attendait. Je mis plusieurs heures avant de l'ouvrir ! Finalement, je le fis : dedans, il y avait une grande toile blanche et une palette multicolore de peintures à l'huile. J'hésitai encore quelques jours puis me lançai dans la copie de la bataille des Sabins contre les Romains qui s'était imprimée de manière indélébile dans ma mémoire.

Finalement, si je n'ai jamais réussi à vendre ma péniche au toit rouge et à la coque verte, ma copie de ce tableau hanté s'est très bien vendue. Tenez, la prochaine fois que vous irez au Louvre, si vous allez dans la salle des peintres réalistes du XXe siècle, vous y trouverez une grande toile représentant une bataille entre les Romains et les Sabins, avec écrit en dessous en lettres majuscules JACCOMO BARTOLLI. Et bien, c'est moi qui l'ai peinte.

Mais cependant j'attends toujours une explication : quel être m'a apporté cette effrayante toile qui m'a donné le don de la peinture ? Est-ce le diable ou le bon Dieu ?



LA MALÉDICTION DU COLLIER

Valentine Messina

Je marchais à travers les feuilles d'automne contre le vent qui se levait à mesure que le soleil déclinait. Je ne pensais pas aux larmes chaudes qui coulaient le long de mes joues. Je me remémorais le discours que j'avais prononcé lors de l'enterrement de mes parents et qui avait tant ému l'assistance. Ma mère était décédée suite à un incendie et mon père, emporté par la douleur s'était donné la mort. J'étais livrée à mon triste sort. Il ne me restait plus que ma grand-mère paternelle comme famille.

Arrivée enfin à la maison, je la trouvais sanglotant repliée dans son fauteuil. J'avais besoin de solitude et me refugiai dans ma chambre. La nuit s'annonçait orageuse. Le ciel s'assombrissait déjà. Les persiennes battaient et m'empêchaient de dormir. Ma montre affichait trois heures treize. Je décidais donc de me rendre au grenier pour revoir les affaires de mes parents qui y avaient été déposées. La porte était entreouverte et une lueur jaunâtre fendait la nuit. Attirée vers cette étrange lumière, je m'avançai. Le sol craquait, la porte grinçait, le vent tapait. Je fus saisie de frissons et me retrouvai complètement désespérée en découvrant que cette mystérieuse lueur provenait du collier de ma mère. Ce bijou-même qui un beau jour avait disparu. Instinctivement je l'accrochai à mon cou et à ce moment j'entendis la voix de ma mère : « Non ! » Son cri déchira le silence et me glaça. Reprenant mes



esprits, je parcourus la pièce du regard, scrutant chaque endroit, mais il n'y avait personne. Était-ce un songe ? Prise d'effroi, je redescendis me coucher. Mon sommeil fut agité. J'y revoyais mes parents, mes ancêtres et ce fameux collier était présent à chaque image.

La voix de ma mère m'avait hantée toute la nuit et le lendemain matin je ne pus m'empêcher de retourner au grenier. Munie d'une bougie, avançant à pas feutrés, toute tremblante je pénétrai dans la salle. La poussière s'élevait sur mon passage et semblait danser dans la faible lueur de ma bougie. Parmi le bric-à-brac était posée une malle dans laquelle avait été déposé le livre des décès. Que contenait ce livre ? Je devais connaître la vérité. Mais quelle vérité ? A quoi devais-je m'attendre ? D'une main tremblante je soulevai le livre et le déposais sur mes genoux mais en l'ouvrant je fus prise

d'angoisse. J'entrepris de lire les premières pages. Plus j'avancais dans la lecture, plus j'étais tétanisée. J'appris que toutes les femmes de ma famille avaient étrangement péri dans un incendie. Mes jambes se dérobaient sous moi. Je fus prise de panique, j'avais la respiration coupée. Était-ce une malédiction ? Mourrais-je moi aussi brûlée ? Tout à coup le collier s'anima. Il sautait, tournait, gigotait. La pierre devint lourde et émettait un son sourd. Elle était tiède, puis chaude, puis brûlante sous ma peau frêle, je devais soulever la pierre de mon corps de peur d'être brûlée. Je voulais enlever le collier, le détacher, l'arracher, le décrocher mais il résistait ce maudit collier. J'y mettais toutes mes forces mais rien à faire. Je fus prise de panique et m'enfuyai claquant la porte du grenier courant dans ma chambre et fermant la porte derrière moi. Haletante je me laissais glisser contre ma porte, le collier s'excitait de plus belle. J'avais encore sous mon bras ce funeste livre des décès. Il m'était impossible d'enlever ce collier.

En tailleur sur mon lit je continuais ma lecture. Dans ce même livre j'avais découvert qu'en l'an 1314, mon ancêtre, Blanche de Bourgogne, avait été injustement condamnée. Apparemment je venais de la lignée de la sœur de la victime. Cette sœur l'avait dénoncée à tort de sorcellerie pour garder l'héritage familial. La victime avant de périr sur le bûcher aurait crié « Les descendantes de ma sœur seront damnées jusqu'à ce que mon âme soit vengée ! » Je regardai attentivement le dessin qui suivait l'histoire. Blanche était une femme avec des fossettes et un nez assez fin. Ses yeux étincelants et pleins de colère m'intriguaient. Elle avait une peau étrangement pâle. Elle portait le collier, celui qui était accroché à mon cou à ce moment-même. Elle était représentée attachée sur une chaise sur une place publique. Elle attendait sûrement l'installation de son bûcher. Je relevais la tête car le collier était enfin redevenu calme. Mais quelle ne fut ma stupeur lorsque je découvris avec horreur la silhouette droite de Blanche qui me regardait.

Mais oui, c'était elle ! Elle lui ressemblait tellement. La nuit était déjà tombée et la lune éclairait son visage blême. Elle portait une ample robe blanche on aurait dit un cygne. Elle me regardait avec insistance et marchait, non plutôt volait car on ne voyait pas ses pieds, vers la porte. Un léger rictus m'incita à la suivre. Le collier se resserra autour de mon cou. Je n'étais plus maîtresse de mes pensées. Je subissais son pouvoir sur moi. Elle m'entraîna dans la forêt. J'avais la chair de poule et sentais mes membres se raidir. Malgré la crainte et la douleur, ses yeux bleus m'ordonnaient de la suivre et je percevais un soupçon de joie dans ceux-ci. Elle m'attira dans une église abandonnée. J'entendis à nouveau ma mère hurler un « Non ! » sorti des enfers. Mais impossible de raisonner, impossible de me contrôler, impossible de résister à la curiosité et de la suivre.

Le spectre de mon arrière grand-tante était là, dans les catacombes de l'église où elle avait réussi à me mener. J'étais prise au piège. Blanche m'avait enfermée et je distinguais son sourire malicieux derrière la porte verrouillée. Elle me laissa seule. Trop tard, l'odeur répugnante du brûlé me fit sursauter et je découvris que les flammes dansaient autour de moi. Je me mis à crier des sons inaudibles. Les flammes me léchaient le visage et la fumée me piquait les yeux. La malédiction s'accomplissait. Je serrai le collier de maman. Dans un dernier geste j'enfonçai mes mains dans mes poches et ressortis une boîte et une allumette consumée. Mon sang ne fit qu'un tour. Avais-je mis le feu à cette église ? Étais-je folle ? Je ne disposais plus du temps nécessaire pour réfléchir. Je partais déjà dans les ténèbres profondes.

INDÉPENDANCE

Salomé Gotheil

Je m'appelle Clara et je suis une fille plutôt normale, mais l'aventure que je vécus ce mois de juin-ci ne l'était absolument pas.

J'étais placée en foyer pour enfants car j'étais orpheline. Les gens le nommaient « l'asile pour enfants dérangés ». Je n'y prêtais pas attention. Là-bas, j'étais considérée simplement comme une orpheline normale parmi tant d'autres. Je n'avais aucun problème particulier, jusqu'à ce premier jour de juin où ma vie bascula.

Je sortais du foyer, en route pour l'école, lorsque soudain, je bifurquai dans une ruelle qui m'était inconnue. Je ne savais pas ce qui m'avait pris. Je voulus retourner en arrière, mais mes jambes ne m'obéissaient plus. Je n'étais plus maître de mon corps. La peur montait sournoisement en moi, tel un serpent prêt à porter son coup, sans que je ne puisse rien y faire. Mon cœur battait à tout rompre, et j'avais la chair de poule. Une chose me contrôlait, une chose qui n'était pas humaine, je le savais. Au bout d'une heure de marche angoissante, je me sentis comme libérée de ce qui m'emprisonnait. Je sentis tout à coup une vive douleur dans les pieds d'avoir trop marché, mais mes jambes m'obéissaient à nouveau. J'arrivai à l'école très en retard, et je me fis disputer, mais je n'y prêtai que peu d'attention, trop obnubilée par mon aventure du matin.

Le lendemain, la même chose se répéta, à la différence près que je fus obligée de marcher toute la journée. Ce calvaire prit fin au coucher du soleil. J'étais exténuée d'avoir déambulé sans fin dans les ruelles mal éclairées du quartier mal famé de la ville. Arrivée à l'orphelinat, je me fis à nouveau gronder d'avoir fait ce qu'ils appelaient une fugue. Je fus tentée de leur expliquer ce qui s'était passé, mais j'aurais fini en cellule d'isolement pour la nuit. En effet, qui aurait pu croire cette histoire invraisemblable ? Il était évident que les éducateurs m'auraient pris pour une menteuse ou une folle. J'avais une bonne réputation, et je n'avais pas l'intention de la ternir à cause de cette bizarrerie passagère.

Le troisième jour, malgré mes supplications, on me renvoya à l'école. Un adulte était chargé de m'accompagner, pour que je ne puisse pas aller me balader. Je faillis dire que ça ne servait à rien, que quoi que l'on dise ou fasse, la chose contrôlait tout, mais je me retins à temps. Le trajet se passait plutôt bien jusqu'à ce qu'elle reprenne le dessus, et je me mis à courir sans plus pouvoir m'arrêter, jusqu'à ce que mon accompagnateur m'ait perdue de vue. Encore une fois, je marchai sans fin durant toute la journée.

Vers cinq heures, alors que j'aurais dû finir les cours et rentrer au foyer tranquillement, je bifurquai dans une ruelle différente de celles que j'arpentais depuis deux jours sans le vouloir. Je ne savais pas en quoi au juste elle était différente, mais quelque chose me disait que cette histoire n'allait pas s'arrêter là. Tout à coup, je me rendis compte de quelque chose. Le soleil était devant moi, et je pouvais voir mon ombre. C'était la première fois depuis que j'étais possédée. Mon ombre s'anima, et me parla. Elle me dit que c'était elle qui me contrôlait. Que c'était elle qui me forçait à ne pas aller en cours. Je ne pouvais pas distinguer les contours exacts de son visage, mais j'aurais pu jurer qu'elle souriait. Elle se délectait de mon expression horrifiée. Elle me dit également qu'elle en avait marre de devoir me traîner derrière elle, et qu'elle voulait me quitter pour devenir une personne à part entière, et non plus seulement le reflet de quelqu'un d'autre. Qu'elle voulait devenir indépendante. Elle me

libéra et je rentrai au foyer. Ce n'est qu'une fois dans ma chambre que je me rendis compte de l'énormité que ce qu'elle m'avait demandé. Mon ombre voulait me quitter. Mais quel avenir avais-je, sans elle ? Je ne serais plus rien. Quelqu'un sans ombre n'est plus rien. Quelqu'un sans ombre n'est plus qu'un spectre, un fantôme sans consistance, quelque chose que la lumière traverse sans difficulté. Quelqu'un sans ombre est quelqu'un de mort. Mon éducatrice ouvrit la porte de ma chambre sans se préoccuper de ce que je faisais et me traîna dans son bureau. Elle me réprimanda vertement pour ma nouvelle escapade, mais j'étais tellement captivée par les paroles de mon ombre qui résonnaient dans ma tête que je n'écoutais que d'une oreille.

J'eus une nuit agitée et me réveillai maintes et maintes fois, en sueur. Chaque fois, je pensai à ce qui allait se passer le matin suivant, lorsque je devrais sortir du foyer.

Dès mon premier pas dehors, l'ombre prit possession de mon corps et me harcela pour que je la libère. Il fallait que je la libère, me disait-elle, si je la laissais partir, je serais aussi libre qu'elle. Je savais que tout ce qu'elle me disait n'était que mensonges, mais elle s'accrochait. C'est alors que le combat commença. C'était moi, orpheline simple et normale, contre une ombre. C'était moi contre rien, en fin de compte, contre rien, mais pourtant contre une chose si forte qu'elle avait tout pouvoir sur moi, jusqu'à celui de me tuer.

Chaque jour, je luttais contre sa force qui s'emparait de moi, je luttais pour rester en vie.

Au bout d'une semaine de combat acharné, j'étais exténuée. Je n'en pouvais plus de me battre pour la vie. Peut-être la mort n'était pas si terrible, après tout ? Je me résolus donc à me laisser faire sans résistance.

Je sortis du foyer, anxieuse à l'idée de ce qui allait se passer, de la mort qui allait bientôt m'emporter comme une vulgaire feuille que le vent soulèverait sans mal, mais aussitôt, quelque chose me parut insolite. Je m'avançai de quelques pas. L'ombre ! Je n'avais plus d'ombre. Elle n'était plus là. Elle avait donc réussi à partir sans que j'y consente. Bien que je fusse d'accord désormais, cela me déstabilisa. J'allai tout de même au collège. J'entrai dans la salle de cours, mais toute la classe resta impassible lorsque j'entrai. J'entendis néanmoins quelques murmures, sans que personne n'ait ouvert la bouche. J'allai m'asseoir à ma place, ouvris mon livre et mon cahier et me mis au travail. A la fin de la journée, je rentrai au foyer. Personne ne semblait me voir. J'en profitai pour aller visiter les couloirs du foyer qui m'étaient interdits. Je me retrouvai dans le bureau de la directrice, sans savoir comment j'y étais parvenue. La porte s'ouvrit. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine à l'idée d'être découverte ici, mais la directrice entra, suivie d'une autre femme sans se préoccuper de moi, comme si elle ne me voyait pas. Elles s'assirent et, à mon grand étonnement se mirent à parler de moi.

— Je vous ai demandé de venir pour vous parler de cette jeune fille, Clara, dit la directrice. Depuis quelques jours, elle ne va plus en cours, et n'écoute plus rien de ce qu'on lui dit. Elle était pourtant bonne élève et orpheline exemplaire avant cela.

— Avez-vous essayé de discuter avec elle ?

— Elle ne veut pas en parler. Elle s'est refermée comme une huître.

— A-t-elle un secret à cacher ? Une chose qui aurait pu la perturber au point de troubler ses habitudes ?

— Non, je ne crois pas. Enfin, elle ne doit pas être au courant.

— Au courant de quoi ?

— Eh bien, j'ai fouillé dans des vieux dossiers, et j'ai découvert qu'elle est née de père inconnu, et que sa mère a juste eu le temps de prononcer le nom qu'elle voulait qu'on lui donne avant de mourir à l'accouchement, mais on ne le lui a jamais donné car ce n'est pas un nom existant réellement.

— Quel était ce nom ?

— Ombre.

Après quelques formalités, la visiteuse partit. Je vis le visage de la directrice se tourner dans ma direction, et sa bouche se déformer en un rictus maléfique.

HALLUCINATION OU VÉRITÉ ?

Esther Samama

Il faisait nuit. J'arrivais dans ma villa et j'étais rentré d'une soirée organisée par un de mes amis. J'habitais seul chez moi, ma femme étant décédée depuis deux ans, me laissant pour seul souvenir un portrait d'elle accroché dans ma chambre. Après avoir pris un léger repas, je me couchai rapidement, fatigué.

Cette nuit, je fis un rêve ou plutôt un cauchemar atroce : ma fille, Milla, sortait de son tableau sous la forme d'un spectre et son souffle glacial, celui d'une morte, me figeait le sang ! J'avais sans doute trop bu la veille, et je n'accordais pas plus d'importance à ce cauchemar. La journée se passa agréablement mais la nuit je fis de nouveau ce rêve atroce.

La nuit suivante, Milla m'apparut encore sous cette forme blanche, transparente et glaciale et cette fois je fus persuadé de la sentir près de moi ; et cela m'horrifia. Mais en me réveillant, je vis que la fenêtre était restée ouverte, ce qui pouvait expliquer cette présence que j'avais sentie.

Deux jours plus tard, j'avais invité des amis, je passais donc une agréable après-midi. Mais le soir j'entendis soudain une voix étouffée qui m'appelait. Ce n'était pas possible, je vivais seul ! Je me crispais. J'étais horrifié, mon cœur battait à tout rompre ! Je vivais dans mon rêve atroce ! Oui ! C'est cela ! Oui ! Je rêvais !

Affolé, je courus dans ma chambre, suant et respirant péniblement. J'avais fermé la porte à double tour, et je me retournai, soulagé. Mais alors que je scrutais ma chambre d'un air suspicieux et effrayé, mon regard rencontra celui du portrait de Milla, et je crus que mon cœur s'arrêtait : au lieu de me regarder avec son doux sourire habituel, elle avait un rictus atroce.

Ce n'était pas possible ! Je devenais fou ! J'étais sans doute ivre pour avoir de telles hallucinations ! Et progressivement ma vue se brouilla, je me sentis défaillir, je tremblai puis je m'évanouis.

Je me réveillai allongé sur le sol, il faisait jour. Mon dos me faisait atrocement mal, je m'assis donc sur mon lit. Reprenant peu à peu mes esprits, je regardai autour de moi, tout paraissait normal, et le portrait de Milla me souriait, l'air innocent. J'avais donc rêvé ! J'étais soulagé et anxieux à la fois. Ce rêve m'avait semblé si réel !

J'étais donc fou ? Non, pas moi ; mais alors, aurais-je rêvé ? La sonnerie de ma porte d'entrée me tira de mes réflexions, et, après avoir défroissé mon veston, j'allai ouvrir. C'était Jena Dufon, mon collègue, qui venait prendre de mes nouvelles, sachant que j'avais raté au moins trois jours de travail à la librairie. Je balbutiai des excuses et dis que ma grand-tante était décédée, que j'étais allé à son enterrement et que je lui préparais des noces funèbres. Je mentais, évidemment, mais Jean y crut, et s'en alla après m'avoir serré la main et présenté ses sincères condoléances. Je n'étais pas très fier de moi mais je n'aurais pas pu dire la vérité, j'aurais été envoyé à l'asile directement. J'étais seul avec moi-même, ne pouvant en parler à personne.

Je montai dans ma chambre après avoir déjeuné car je voulais prendre un livre et profiter de mon après-midi. J'ouvris la porte, ne me doutant de rien ; au moment où je me dirigeai vers la bibliothèque, je ressentis comme une voix dans ma tête ; ça y est, j'étais donc bel et bien fou ! La voix se faisait de plus en plus sonore, elle me disait...d'approcher, oui, c'est cela, je devais approcher. Ce n'était pas possible ! Si ? Non ! Mais alors quelle était l'explication ? Je me levai, crispé, suant, tremblant, et à ce moment-là, j'eus une vision d'horreur.

Le portrait de Milla avait un rictus sauvage, comme dans mon rêve ! Je n'avais donc pas rêvé. Mais alors j'étais fou ! Oui.

La vue de ce portrait me terrorisait, il me suivait partout, même dans mes rêves ! Alors je pris une allumette dans le tiroir, et j'enflammai le tableau : le feu envahit ma chambre. Je courus me réfugier sur mon balcon en regardant le désastre. Qu'avais-je fait ? Puis, la voix que j'avais entendue peu avant revenait, elle me hantait, me disait d'approcher encore et toujours. Alors, dépassé par toutes ces horreurs, j'enjambai la rambarde de mon balcon et je sautai.

Monsieur Jechon, commissaire, arriva une demi-heure plus tard, suite à un appel de promeneurs qui passaient par-là et qui avaient vu le corps inanimé devant la maison en flammes. Les pompiers arrivèrent peu après, et l'incendie fût maîtrisé, malgré les dégâts.

Les collègues de Monsieur Jechon avaient remarqué le corps qui semblait mort, et lui, commença son enquête dans la maison. Il ne vit pas grand-chose : tout avait été emporté par les flammes, il ne trouva qu'une chose intacte : un tableau, plus précisément un portrait.

Celui d'une femme qui le regardait avec un beau sourire, l'air innocent.

LE FROID DE LA MORT

Valentin Hollingshausen



C'était l'un de ces longs et froids jours d'hiver, où le ciel gris et triste laissait à peine passer les rayons du soleil aux contours estompés par les épais nuages. Je lisais un journal dans le petit salon de mon appartement parisien, lorsqu'on sonna à ma porte. Je me levai, surpris, car je n'attendais aucune visite. J'ouvris la porte et vis mon vieil ami Antoine, avec son habituel sourire jovial, que je lui rendis.

— Bonjour, Antoine, dis-je. Quel bon vent t'amène ?

— Bonjour, Jean, s'exclama-t-il, apparemment très content. Je suis ici car je viens d'acheter une douillette petite maison, en Savoie, et je voulais te proposer de venir y passer quelques jours. » En voyant mon hésitation, il ajouta : « Tu as l'air épuisé, tu travailles bien trop. L'air de la montagne te ferait le plus grand bien ! »

Je ne réfléchis pas longtemps, et quelques jours plus tard Antoine se présenta avec son auto devant l'immeuble où je logeai et nous partîmes.

La route fut longue, et lorsque nous arrivâmes enfin, le lendemain, j'étais épuisé. Antoine me fit visiter les lieux, puis me montra ma chambre. Je sombrai immédiatement dans un lourd sommeil sans rêves. Je fus réveillé par l'intense lumière du jour. Je regardai l'horloge, il était déjà onze heures. Je m'habillai puis je descendis. Antoine n'était pas là. Affamé, je me dirigeai vers la cuisine, où j'entrepris de me préparer un tardif petit déjeuner, quand j'eus la désagréable impression d'être observé. Je scrutai la fenêtre. Au dehors, une épaisse forêt de sapins couverts de neige surmontait les pentes de la montagne. Ici, le soleil brillait si fort qu'à force de tenter de distinguer la chose qui m'épiait, j'avais mal aux yeux et ma tête tournait. C'est alors que je crus voir quelque chose ou quelqu'un qui jaillissait des buissons près de la maison et qui courait

incroyablement vite vers les sapins. Sur le moment je n'y prêtai pas attention, car je n'étais même pas sûr d'avoir bien vu.

La porte s'ouvrit, et Antoine fit son entrée dans la pièce, souriant. Il me salua et s'excusa de m'avoir laissé seul. Il m'expliqua qu'il était allé faire des courses en ville. Le lendemain, sur la proposition de mon ami, nous partîmes en randonnée une journée. Mon lourd sac sur le dos, je suivis Antoine sur un petit sentier de montagne, recouvert de neige immaculée. Nous avons marché longtemps, et mes pieds étaient trempés. Pour ne rien arranger, la neige commença à tomber violemment, jusqu'à ce que nous n'y voyions plus rien à plus de trois mètres. Antoine jura, et me cria d'accélérer. Je le suivis tant bien que mal dans la tempête. Je ne le voyais même plus. Je continuais à marcher. J'étais trempé jusqu'aux os. Au bout de plusieurs heures, la neige commença à tomber moins fort. C'est alors que je m'aperçus avec stupeur que je n'étais absolument plus sur le chemin. J'étais perdu dans la forêt, au milieu de nulle part. La tempête avait complètement effacé mes pas. Je commençai à paniquer. Le froid pénétrait mes vêtements détremés. J'appelai Antoine, je criai à l'aide, mais il n'y avait que l'écho moqueur pour me répondre. Au bout d'un moment, j'entendis un bruit de pas derrière moi. Pensant qu'il s'agissait de mon ami, je me retournai vivement et je m'écriai « Antoine ! ». Mais mon cri de joie mourut dans ma gorge. En face de moi se tenait un homme grand et maigre. Mais ce qui retint mon attention, c'était le fait qu'il portait un horrible masque grimaçant de monstre.

Je crus tout d'abord que j'étais en train de rêver, mais je m'aperçus que la morsure du froid et la souffrance que m'infligeaient mes membres fatigués étaient bien réelles. Il resta longtemps ainsi, raide et immobile comme une statue. Je lui demandai alors, troublé : « Qui êtes-vous ? » Il ne répondit pas. « Pourriez-vous m'aider, s'il vous plaît ? Je me suis égaré et je... ». Je me tus, me rendant compte de l'absurdité de la scène : je parlais à un inconnu qui portait un masque, en lui expliquant que je m'étais perdu en pleine montagne. C'est alors que je m'aperçus qu'il tenait dans sa main un objet brillant. Je blêmis. C'était un long poignard courbé. Je suais à grosses gouttes malgré le froid. Je restai figé ainsi un long moment, et lui non plus ne bougeait pas. J'essayais de comprendre ce qui m'arrivait. L'explication la plus logique ne me semblait pas la plus rassurante. « C'est un fou », me dis-je, terrorisé. Mon cœur battait la chamade. J'entrepris de reculer lentement puis de m'enfuir. Mais à peine avais-je levé le pied que l'apparition se mit à avancer vers moi. Il était à peine à une dizaine de mètres de moi. Je paniquai en voyant la lame semblable à un serpent surnois. Je fis volte-face et je me mis à courir aussi vite que je le pouvais, tout en criant à l'aide. Je m'époumonai, et très vite je m'aperçus que la chose ne me poursuivait pas. Je ne le voyais plus, et je me demandais si je n'avais pas été victime d'une hallucination. Je ralentis alors le pas. Soudain il me sembla que mon cœur s'était arrêté de battre. L'homme se tenait devant moi, toujours aussi raide et immobile.

Comment avait-il fait ? Comment un homme pouvait-il parcourir une telle distance en aussi peu de temps ? Alors je me demandai pour la première fois s'il s'agissait vraiment d'un être humain. Je repoussai aussitôt cette grotesque hypothèse. C'était absurde de croire aux contes de vieilles femmes. Un profond sentiment de désespoir m'envahit alors. Comment pouvais-je échapper à un être si rapide qu'il pouvait me rattraper en quelques secondes ? La satisfaction du fou était presque tangible tant elle était forte. J'avais même l'impression que le masque ignoble qu'il portait souriait. Il s'approcha de moi, tel un bourreau devant un condamné. Je vivais mes derniers instants, j'en étais persuadé. Je respirais l'air froid, je me forçais à refouler ma peur face à cet être si calme et si sauvage à la fois. Il semblait impassible comme la pierre mais fort comme un lion. J'étais convaincu que lutter serait inutile. Soudain, j'entendis un cri. Loin d'abord, mais la personne qui bravait ainsi le risque de provoquer un éboulement se rapprochait peu à peu.

Puis je m'aperçus que c'était mon nom que l'on vociférait ainsi. Le masque de l'homme qui me poursuivait sembla se décomposer. Il fixa sur moi ses étranges yeux, puis s'élança à une vitesse incroyable dans la sombre forêt.

Quelques instants plus tard, l'homme qui criait mon nom dévala la pente au-dessus de moi et courut vers moi. C'était bien évidemment Antoine. Il souriait toujours, mais son visage était pâle, et ses yeux cernés. Nous restâmes un instant l'un devant l'autre, puis il me dit d'une voix fatiguée :

— Tu m'as fait peur, mon ami.

— J'imagine. Je suis désolé.

— Ce n'est absolument pas ta faute. Tu dois être mort de froid. Viens, on rentre.

J'hésitai à lui faire part de mon étrange rencontre, mais je ne pensai pas qu'il s'agissait du moment propice. La nuit commençait à tomber, et sans la connaissance parfaite de la montagne de mon compagnon, nous n'aurions jamais pu retrouver notre chemin vers la vallée. Lorsque nous atteignîmes enfin la petite maison, je m'effondrai sur mon lit.

Le lendemain matin, je réfléchis, puis je décidai de ne pas confier à Antoine ma confrontation avec le mystérieux homme au masque, me rappelant que beaucoup de gens avaient déjà été « mis à l'écart » pour avoir affirmé avoir vu de semblables apparitions.

J'appris à mon ami que je comptais écourter mon séjour, me justifiant en disant que j'avais déjà beaucoup de travail en retard, et que mon employeur n'était pas très indulgent ni en très bons termes avec moi. Il fut quelque peu déçu, mais il se montra compréhensif. Lorsque nous rentrâmes à Paris, je pris conscience que la personne qui m'avait fait si peur n'avait rien d'humain. Je me demandai même si la chose portait vraiment un masque. Mais ayant toujours été quelqu'un qui ne croyait pas à ce genre d'absurdités, je me demandai si je n'étais pas dérangé. Employer le mot fou, même en pensée, me dérangeait. Mais peu importe que je sois dérangé, que tout cela soit réel, que je sois en train de rêver, tant que je partais loin de cet endroit maudit.

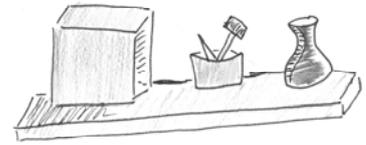
UN CŒUR IMMOBILE

Lucile Rose



Tout commença le jour où je reçus la commande d'une statue de la femme parfaite, de la part d'un riche commanditaire. Je ne prêtais pas attention, habituellement, aux demandes de ce type, mais cette fois, le sujet m'attirait et m'intriguait. J'aime me donner des défis. Je m'attelai à ma table et exécutai une esquisse de mon projet, avec pour seule lumière celle de ma petite lampe de chevet. Comme toujours quand je créais une nouvelle œuvre, je travaillai sans relâche. Pendant des semaines entières, je ne m'alimentais que de pain et de crudités, ne sortais pas de chez moi et me consacrais corps et âme à la création de ma statue. Un jour, elle fut enfin terminée.

Je ne pus exprimer ma satisfaction tant la statue était belle. Non, pas belle. Magnifique. Dans l'obscurité de mon atelier, elle rayonnait. Sa beauté éblouissait mes yeux. J'écrivis aussitôt une lettre au commanditaire pour lui annoncer que je ne pouvais pas lui livrer la



statue. Il était hors de question de la lui donner. Celle-là, je la garderais pour moi. Dans les jours qui suivirent, je ne fus plus moi-même. Je ne vivais plus que pour elle. Le sommeil et l'alimentation étaient devenus des besoins superficiels. Jour et nuit, sa vue me comblait. Je n'arrivais pas à détacher mon regard du sien.

Un soir, un événement extraordinaire se produisit. L'unique pièce de mon atelier était éclairée par la lueur blafarde de la lune, la pluie battait sur la lucarne et le parquet grinçait. La statue, placée sur son piédestal, était couverte d'ombres inquiétantes, mais cela n'entachait en rien son charme ensorcelant. Je regardais fixement ses lèvres quand je frissonnai : cette femme de pierre, immobile, m'avait souri. Je sentis mon cœur battre à tout rompre, à la fois de frayeur et de bonheur. Mon amour, celle que je chérissais tant, m'avait bel et bien souri. Ou était-ce le peu de lumière qui m'avait troublé la vue ? Non, je refusais d'y croire. Je l'aimais et elle m'aimait en retour. J'allais me coucher et eus beaucoup de mal, ce soir-là, à m'endormir. En effet, je me réveillai plusieurs fois dans la nuit. Les ombres étaient de plus en plus étranges sur la statue. Mon visage était déjà blanc, à cause de la lune, mais il devint livide : cette fois, j'avais vu ses cheveux onduler. L'effroi s'empara de moi. Ce qui me remplissait de joie tout à l'heure me terrifiait maintenant. Un frisson me parcourut l'échine. Mes tempes battaient. J'avais chaud et froid en même temps. Ces événements inexplicables m'oppressaient. Je me recouchai, recouvrit mon corps tout entier de ma couverture, en tremblant.

Quand je me réveillai, j'osai à peine ouvrir les yeux. La statue était bien fixée sur son socle et bien sûr, elle ne bougeait pas. Nous étions en plein mois de novembre, le soleil n'était pas encore levé. Il faisait noir, très noir. Je doutai de ma raison. Soudain, quelqu'un toqua à ma porte. Qui était-ce donc ? Doucement, je me levai et m'approchai de la porte. Je regardai à travers le trou de la serrure et soupirai. Ce n'était que mon père. Il avait l'air grave. Je tournai le verrou et le laissai entrer. Il ne venait, habituellement, que pour m'annoncer de mauvaises nouvelles. Quel horrible message me portait-il ce matin-ci ?

Je le découvris vite. Il me dit à quel point il était déçu de moi et comme il désapprouvait la passion pour l'art que j'avais entretenue durant les trente dernières années. Pour remédier à cette situation, il suggérait un mariage de convention. En fait, il avait déjà tout prévu. Tout ce qui lui manquait était mon acquiescement – il n'allait quand même pas me traîner de force jusqu'à la mairie ! Je ne savais plus que dire. Les idées se bouscuaient dans ma tête. J'étais partagé entre mon amour pour la statue et l'épouvante qu'elle m'avait inspirée le soir précédent. Cette journée de réflexion intense me sembla interminable. Cependant, je finis par me raisonner. C'était certainement la fatigue qui m'avait inspiré de telles hallucinations et de toute façon, mon amour pour elle était impossible : Pygmalion l'avait appris à ses dépens... Je donnai donc mon accord à mon père.

Deux semaines plus tard, j'étais marié. Tous ces bouleversements m'ayant exténué, je me rendis dans mon atelier pour peindre un peu. J'introduisis ma clé dans la serrure. Elle ne tourna pas. Surpris, je réessayai. Toujours rien. Pourtant, je n'avais pas changé de verrou ! Je me retournai brusquement. J'avais entendu un bruit très léger, presque imperceptible. Était-ce le fruit de mon imagination ? Je fus alors pris d'une sorte de paranoïa. Tout, sur le chemin qui me menait vers l'appartement du concierge, me paraissait étrange, menaçant. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front. Pourquoi l'ascenseur mettait-il autant de temps à arriver ? Pourquoi la lumière dans les escaliers était-elle cassée ? Et pourquoi la porte de l'immeuble était-elle entrouverte ? Je me dépêchai de récupérer le jeu de clés du concierge et remontai les escaliers quatre à quatre. Cette fois, la porte s'ouvrit.

La silhouette noire de la statue se dessinait parfaitement dans l'obscurité de mon petit atelier, à peine éclairé par la lune. Je m'avançai vers elle, pas à pas. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis une flaque d'eau au pied de la statue ! J'examinai les tuyaux d'eau mais ne trouvai aucune fuite. Il ne pleuvait pas. Aucun verre ne s'était renversé. D'où provenait-elle donc ? Précipitamment, j'essuyai la flaque. Mes nerfs étaient tendus à l'extrême, mes mouvements saccadés. Je ne sais pas ce qui me prit à cet instant : j'étreignis la statue, comme pour la consoler. Quand je la relâchai enfin après de longs instants, une lourde pierre me tomba sur le pied. Quelle horreur ! Je constatai une crevasse dans la partie gauche du buste de la statue... À l'emplacement du cœur... J'étais horrifié. Je tremblai, ma respiration était coupée, j'avais perdu l'usage de la parole. Je n'étais plus maître de mes actes. Je rattrapai le bloc qui était tombé et tentai vainement de reboucher le trou. La pierre n'arrêtait pas de tomber et de retomber dans un fracas insupportable. L'affolement s'empara de moi. Qu'avais-je donc fait pour mériter ça ? Quel maléfice me poursuivait ?

Je n'en pouvais plus. Désespéré, je n'avais plus qu'une solution : lui donner mon cœur.

NEIGE

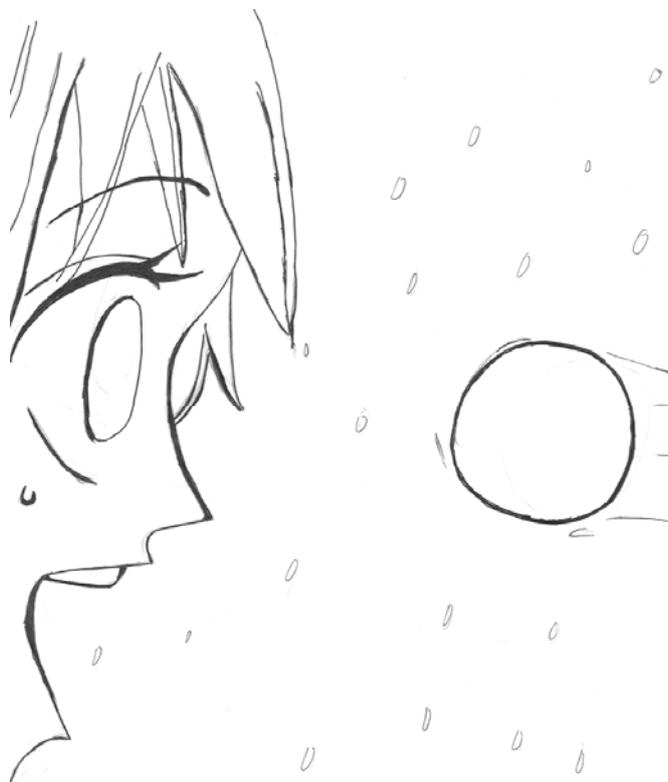
Pénélope Grohens

Je suis une fille simple, ordinaire, ni laide, ni belle. J'ai gardé mon visage d'enfant et jamais un homme ne me regarde autrement qu'un père admirant le charme de sa fille. Cela ne me gêne guère, de vivre seule. Mon frère a toujours été et restera probablement l'unique présence masculine dans ma vie. Je vis le quotidien simple d'une jeune fille ni riche ni pauvre.

Le matin, je me contente d'un petit-déjeuner frugal composé d'une tranche de pain sec et d'un verre de lait puis je vais au travail, où j'illustre quelques tribunes d'une revue paroissiale. Je rentre chez moi, au foyer pour jeunes filles de la rue Saint-Auguste, où m'attendent une bonne soupe chaude, des restes de ragoût ainsi que les racontars de la journée livrés chaque soir par ma gouvernante. Ce qui me plaît par dessus tout, mon unique distraction, ce sont les phénomènes surnaturels. Ils me passionnent. Lorsqu'une amie

me raconte avoir vu un spectre sortant de son armoire, de sa bibliothèque ou encore de sa cheminée, je m'amuse à lui prouver que c'est l'œuvre d'un simple coup de vent ou d'un mauvais ramoneur. Quand elle reconnaît son erreur, nous rions de ces croyances -je n'aurais donc jamais cru qu'une telle chose puisse m'arriver un jour.

Ce jour-là, je rentrais du travail, on était en hiver et Noël approchait à grands pas. Il neigeait, les flocons effleuraient mon visage et se dissipaient au contact de ma peau. De fines gouttelettes ruisselaient le long de mes tempes, le vent sifflait dans mes oreilles et mes joues étaient rosies par le froid. Les décorations étaient déjà installées dans les vitrines des grands magasins et les enfants, grisés par la magie hivernale, couraient de boutique en boutique tirant leurs parents de tous côtés. Noël n'était pour moi qu'une fête commerciale organisée par quelques industriels cupides ayant pour seul but de faire dépenser aux honnêtes gens leur maigre salaire, gagné après des journées de dur labeur. La magie des repas en famille au coin du feu et des oranges reçues par les enfants n'était plus là. J'étais perdue dans mes pensées lorsque je vis cette boutique. C'était une petite échoppe. Une inscription de bois pendait à la porte: « Magie de Noël ». L'aspect modeste de ce magasin n'enlevait rien à son charme, la peinture rouge et verte s'écaillait des murs et la crasse s'accumulait doucement, sûrement depuis des années, aux coins de l'unique vitrine jaunie par le temps. On ne pouvait distinguer que quelques lumières. Je me surpris à entrer – si seulement on m'en avait préservée –, et l'engouement des enfants me gagna dès le premier regard. Le roi des forêts trônait au centre de la pièce. Des centaines de guirlandes mettaient son vert flamboyant en valeur, des boules d'or et d'argent pendaient à ses branches par milliers, une magnifique étoile dominait toutes ces décorations. Plus j'avançais dans les rayons, plus la magie me gagnait, c'était féérique. L'odeur d'un pain d'épice sortant du four caressait mes narines et les chants de Noël résonnaient à mes oreilles tel un opéra cristallin. Des anges volaient, jetant leur reflet argenté sur mon visage, faisant de moi une pièce du décor. Je me promenais, hors du temps, lorsque je vis une magnifique boule à neige perdue parmi tant de



babioles, comme abandonnée. Je la pris dans mes mains et la secouai doucement, les minuscules flocons de papier se mirent à tourbillonner puis retombèrent sur le jardin enneigé. De la fumée semblait s'échapper de la cheminée d'une petite maisonnée, une fillette était assise sur un banc, sa chevelure d'un roux flamboyant soulignait ses yeux verts émeraude et son teint pâle. Elle était belle, d'une beauté de femme, d'adulte, pourtant elle ne devait avoir qu'une petite dizaine d'années. J'étais comme hypnotisée, nostalgique; cette petite boule à neige me rappelait les tendres années passées avec mes parents avant que Dieu ne les ramène à Lui. Je secouai la boule une dernière fois lorsqu'elle m'échappa des mains et se brisa sur le sol en milliers d'éclats, je crus entendre un faible cri, presque inaudible.

Cela faisait des semaines que je n'avais prêté attention à cette petite babiole. On était le vingt-quatre décembre, il faisait nuit noire et seule la lune translucide éclairait les rues de sa lueur blafarde. Je rentrais chez moi, la lumière tremblotante d'une lampe à gaz illuminait mon modeste salon. J'étais fatiguée, mes paupières s'alourdissaient du poids d'un sommeil omniprésent. J'étais dans mon lit prête à me coucher lorsqu'un cri strident retentit. Il était insupportable. Je tentais vainement de me boucher les oreilles en plaquant mes mains dessus, mais la voix devait être dans ma tête car elle était intarissable. Je me mis alors à crier : « Arrêtez mon Dieu, je vous en supplie, arrêtez ! » Qu'avais-je donc fait pour mériter ce supplice ? Alors le cri cessa. Je regardai autour de moi, personne; dans le jardin, personne; dans la rue, personne. D'un coup, le souvenir de la boule à neige et du cri qui avait retenti tel un murmure s'imposa dans mon esprit. C'était la même voix, celle de la petite fille. Elle se mit alors à me parler, me racontait son enfance, ses journées, mais jamais elle ne m'expliqua la raison de son emprisonnement.

Elle me dit s'appeler Neige en honneur à cette belle saison, celle de sa naissance. Au début, les quelques premières semaines, tout se passa bien. Elle ne prenait pas encore possession de moi, c'était une sorte d'amitié. Elle sentait tout ce que je ressentais et lorsqu'elle avait une envie irrémédiable de chocolat, de fraise ou encore de café, cela me faisait plaisir de lui offrir ce léger bonheur.

Un jour, nous marchions dans la rue lorsqu'elle s'agita et, pendant quelques instants je ne sentis plus rien, comme dans un rêve, ou plutôt un cauchemar. Je ne pouvais plus me contrôler, j'étais comme dans un état second. Je me réveillai en sursaut, j'étais chez moi, aucun souvenir ne me revenait, je n'avais aucune idée de ce à quoi j'avais passé les dernières heures. Alors je criai, je voulais savoir. Que s'était-il donc passé ? Je savais que c'était elle, la petite fille. « Qu'as tu fais ? Et pourquoi ? J'ai toujours été si gentille avec toi ! N'est-ce pas moi qui t'ai nourrie de mes rêves, de mes pensées, n'est-ce pas moi qui ai cédé à tes moindres caprices sans jamais me plaindre une seule fois ? » Elle ne répondit pas. Je pris ce silence pour de la culpabilité mais quelques jours plus tard elle recommença. Encore une fois elle ne voulut rien me dire alors que je n'avais pas le moindre souvenir -c'est à partir de ce jour qu'elle me fit peur.

Je ne me souvenais de rien. Ces scènes devinrent vite habituelles et jamais ma mémoire ne se rappelait d'un quelconque évènement. Je n'osais parler de ces mésaventures à quiconque, de peur d'être prise pour folle, ce dont j'étais déjà convaincue. Des mois, des années passèrent ainsi, ma vie était un enfer. Je n'avais plus la notion du temps, et n'avais plus le droit qu'à quelques minutes de répit, de Delphine Mouret, dans ces affreuses journées que le destin me faisait subir.

Un matin de printemps, elle s'éloigna et me libéra. J'osai prendre une part de tarte à la pomme, mets qu'elle ne pouvait supporter et elle ne protesta point. Je poussais le risque jusqu'à faire tout ce qu'elle avait toujours détesté comme le sport ou encore la lecture. Sa souffrance me procurait une réelle satisfaction. Puis sa voix revint et elle me cria « Au revoir, tendre amie ». Alors je compris, je venais de vivre mes derniers instants, de son amie j'étais devenue sa victime et je n'étais probablement ni la première, ni la dernière. J'entendis un rire sarcastique puis, plus rien, le néant. Mon corps et mon esprit lui appartenaient à jamais.

DANS LES ÉTOILES

Helena Megrelis



Je m'appelle Antoine Montant et je viens de fêter mes vingt-sept ans. L'histoire que vous allez lire est la mienne, j'ai décidé de l'écrire pour essayer de me persuader qu'elle est réelle car pour tout vous avouer, j'en doute tous les jours... J'espère avec ce récit pouvoir me prouver à moi-même que ce n'est pas un rêve.

Je suis passionné de parapente depuis mon plus jeune âge, je savais manier une voile avant de savoir compter. C'est de famille à vrai dire. Certains deviennent avocats, d'autres médecins mais moi, mon destin a toujours été de voler. Tout dans ce sport extrême me plaît, j'aime l'adrénaline qu'il me procure quand je suis dans les airs, j'aime la montée d'angoisse qui me pince quand je m'élanche dans le vide, j'aime ce sentiment de liberté qu'il me fait ressentir, j'aime l'image du monde vu d'en haut qu'il me donne... ; inutile d'en faire un roman, j'aime ce sport.

Et c'est grâce à tout cela qu'aujourd'hui le parapente est mon métier ; les nombreuses compétitions que j'ai brillamment réussies m'ont fait obtenir le titre de champion du monde, c'est un grand honneur mais cela ne signifie rien. L'argent que j'ai gagné, je l'ai donné à des associations caritatives, je ne garde que le strict minimum qui me permet de me nourrir, de m'habiller, de payer ma petite maison perchée dans les Alpes et de financer mon matériel de parapente.

Un jour, après un après-midi passé dans les cartons pour trier mes voiles usées, je décidai de m'octroyer un petit plaisir en allant en acheter une neuve. Je montai dans ma voiture et me dirigeai vers le centre ville à vingt minutes de ma maison. Quand je fus arrivé, j'entrai dans une petite boutique pour sports extrêmes, qui me paraissait fiable à sa façade colorée. Quelle erreur je fis là ! Un homme âgé attendait sur une chaise, il me regarda ou plutôt il me dévisagea et au bout d'un instant, il me demanda de le suivre, il me fit traverser plusieurs grandes salles et enjamber diverses choses. Ce périple terminé, il me demanda ce que je cherchais comme type de voile, je ne me sentais pas à mon aise avec ce vieillard si

anormal, il chuchotait des choses incompréhensibles dans son coin en cherchant dans les cartons. Il finit par trouver une voile qui me semblait correcte, je réglai et me précipitai vers la sortie. Pendant le trajet, je repensai à ces dix minutes passées avec ce vieux monsieur qui n'avait pas cessé de me scruter et de me lancer des regards inquiétants... J'en avais encore des frissons ! Mais à présent c'était fini et j'étais satisfait de mon achat. Cet homme me sortit de la tête pendant les mauvais jours qui suivirent. La météo n'était pas de mon côté, il n'arrêtait pas de pleuvoir, une épaisse brume surplombait la montagne. Au bout du quatrième jour de grisaille mon désir de voler était trop fort et je décidai d'y aller. Jamais je n'aurais du sortir de chez moi...

C'était l'occasion de mettre ma nouvelle voile à l'essai, je vérifiais maintes fois que tout était bien accroché avec succès. Ca y est, j'y étais ! Je pris une profonde inspiration et m'élançai dans le ciel ! Ah que c'était bon de voler, quelle sensation incroyable, que le bruissement de la voile qui se gonfle me plaisait... Je jubilais, tout me paraissait plus beau vu d'en haut. Quand je fus remis de mes émotions, je décidai de tester ce parapente ; j'exécutai quelques petits tours, deux ou trois loopings. Tout fut très bien réussi, ma voile était incroyablement réceptive, je fus d'abord ébahi... Malgré les gouttes qui s'abattaient sur elle, elle continuait à virevolter comme si de rien n'était.

Mais peu à peu, cela commença à me troubler, il me semblait qu'il était trop résistant et trop maniable... Ces qualités devenaient des défauts ! Le bouillard m'enveloppait toujours quand, soudainement, une étrange lueur s'abattit sur moi, je perdis le contrôle de mon parapente pendant plusieurs secondes, je tenais bon malgré les nombreuses secousses que je ressentais et je finis par retrouver le contrôle de mon engin. J'étais bleu de peur ! Un puissant coup de vent me projeta en l'air, je pris de l'altitude, trop d'altitude, car à présent je ne voyais plus rien, mon horizon se résumait à du brouillard ! Le vent ne s'arrêtait pas et j'avais la tête en bas, j'étais secoué tel un sac de pommes de terre. Je fermais les yeux pour ne pas voir toutes les acrobaties que j'exécutais malgré moi, je ne contrôlais plus rien, la peur s'empara de moi ! Je tourbillonnais avec le vent qui me soufflait dessus ! Ah, je vous souhaite de ne jamais connaître cette sensation !

Quand ce manège s'arrêta et que je me retrouvai à l'endroit, je cessai enfin mes cris. J'osai ouvrir un œil puis l'autre, je fus effaré, où ce malheureux vent m'avait-il donc amené?! Autour de moi, il n'y avait que du brouillard, un brouillard blanc comme la neige, je ne distinguais rien... Tout était trouble ! Cette atmosphère angoissante me fit avoir des frissons... J'avançais doucement dans la pénombre, essayant d'apercevoir quelque chose. Je prêtais l'oreille au moindre petit bruit, ce silence de mort était insupportable ! Tout cela était digne d'un film d'horreur... J'étais seul dans le néant.

Quand soudain un bruit indescriptible attira mon oreille : je me tournai dans la direction du son et là, mon dieu ! Je vous en prie, croyez-moi, ce n'est pas un mensonge, je sens encore une boule d'angoisse dans mon estomac, je crus voir, à quelques mètres de moi, une étoile ou une planète ! Je ne pouvais analyser cette gigantesque sphère flottant dans l'atmosphère brumeuse : c'était affolant ! Des centaines de questions se bousculèrent dans mon cerveau, comment une chose pareille était possible ?! C'était impossible et pourtant cette imposante chose était bien là. Après maintes réflexions, je décidai de m'avancer, après tout, qu'est-ce que je risquais ? J'étais déjà seul dans le néant. La curiosité remplaça la peur, je me déplaçai vers cette chose.

Cette sphère pittoresque était formée d'une sorte de granite blanc, qui était inconnu à ma connaissance, je voulus le toucher, je tendis la main et j'en arrachai un morceau que je mis dans ma poche. Que cette pierre blanche était belle ! Je restais là, suspendu dans les airs à contempler cette incroyable boule quand une nouvelle rafale de vent m'emporta loin, très loin... Inutile de vous le réexpliquer, cette seconde secousse fut exactement similaire à la première ; je commençais à être habitué ! Cela ne m'empêcha pas de tressaillir encore une fois ! Qu'allait-il donc se passer maintenant ?! Où allais-je atterrir ? Mais cette fois je

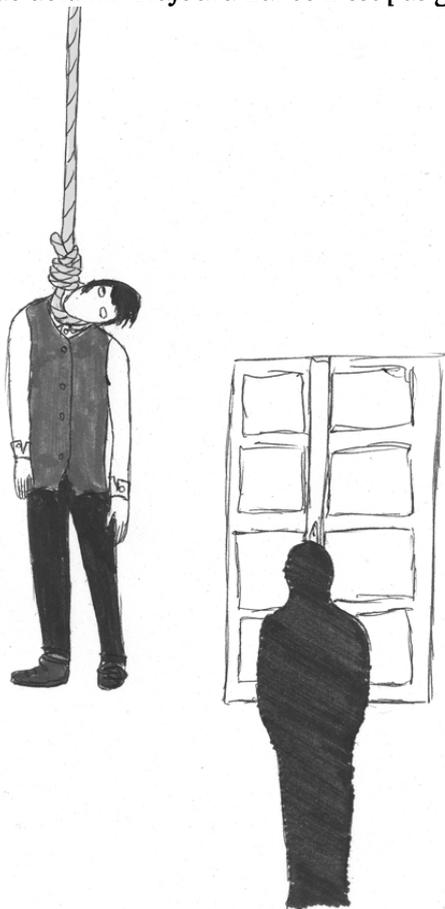
m'arrêtai plus vite que la première fois et je me retrouvai au sol, les pieds dans l'herbe ! J'étais bien là, à l'endroit quitté quelques heures avant je suppose, j'apercevais ma voiture. Je m'assis pour me remettre de mes émotions, j'étais bien allé dans les étoiles, j'en étais certain ! Mais en y repensant, comment était-ce possible ?! Je devenais fou ; le brouillard m'avait fait voir n'importe quoi ! Ah ! Et pourtant j'avais bien vu, de mes yeux vus ! Je m'allongeai dans l'herbe et fermai les yeux... Je sentis quelque chose de dur dans ma poche, je le sortis et c'était bien ce que j'espérais, un petit morceau de pierre blanche...

Un petit souvenir, me suis-je dit.

SANS TITRE

Pierre-Aurélien Po

Je me nomme Emile Bourdeau. Je vis seul depuis le décès de ma femme, dans un grand et joli appartement. Un appartement que je connais depuis mon enfance, dans lequel rien n'a bougé, ni les meubles ni les tableaux. Je m'y sens bien. Je suis très âgé et malade. Je risque malheureusement de mourir prochainement. Je souhaite vous raconter une histoire, une histoire que je n'ai jamais racontée à quiconque car je risquais de défaillir. Aujourd'hui ce n'est pas grave, car la mort est proche.



Cette histoire, la voici : à l'époque je travaillais très dur en tant que juriste dans une compagnie d'assurance. Je traitais des dossiers extrêmement compliqués et, de temps en temps, pour me détendre, j'allais exercer ma passion, la chasse, dans une charmante maison de maître que j'avais achetée aux enchères, suite à une sinistre histoire de suicide. Une maison isolée de tous bruits, loin de tout, décorée de la même façon que mon appartement avec des tableaux et des meubles anciens, sombres et poussiéreux. Un week-end d'hiver, j'avais convié deux amis à venir chasser avec moi. Les journées étaient courtes, les nuits profondes et silencieuses et j'étais ravi de tromper ma solitude avec Claude et Antoine, et de fêter ainsi l'ouverture de la chasse. Ils étaient tous deux très bons chasseurs. Le trajet pour la Sologne fût long, mais nous étions heureux et gais d'être tous les trois réunis. Une fois arrivés, tous très fatigués, nous sommes allés nous coucher chacun dans notre chambre. Je m'endormis très vite d'un profond sommeil. Tout à coup, un craquement très net qui venait de l'escalier me réveilla en sursaut et me fit faire un bond de mon lit. Était-ce un homme qui montait à l'étage ? Ou était ce juste un gros rat qui se promenait dans la nuit, ou encore une chauve-souris qui se débattait dans le grenier ?

J'allais alors inspecter à l'aide d'une bougie tout juste allumée la cage d'escalier et le grenier. Je n'étais pas rassuré, mais il fallait tout de même que je comprenne d'où venait ce bruit inquiétant. Je ne vis rien de particulier, mais sentis un froid intense me parcourir les os. « Bon sang, mais c'est bien sûr: c'est la différence de température entre les pièces qui fait ainsi craquer le bois de l'escalier et des poutres », me dis-je en murmurant. J'allais alors me recoucher sereinement.

Le lendemain matin, je me réveillais le premier, en pleine forme. Je décidais de préparer le petit-déjeuner pour mes amis sans doute encore endormis puisqu'il n'y avait personne dans la cuisine. Claude et Antoine me rejoignirent quelques instants plus tard peut être réveillés par la bonne odeur du chocolat chaud que je préparais. « Avez-vous passé une bonne nuit, mes amis ? N'avez-vous pas été réveillés par les craquements de la maison? ». Claude et Antoine n'avaient rien entendu; ils avaient dormi comme des enfants. Pendant que nous prenions notre petit déjeuner, je remarquai qu'un très épais brouillard, mêlé de neige, envahissait les alentours de la maison. « Mauvais temps pour la chasse: nous ne verrons pas le moindre gibier à plus de cinq mètres ! » ai-je fait remarquer à mes amis. Alors que je mettais une bûche dans la cheminée de la cuisine, je vis soudain très distinctement par la fenêtre une ombre de forme

humaine. L'ombre d'un homme qui semblait me menacer d'une hache portée au-dessus de sa tête. Je poussai un cri de terreur et mes amis se précipitèrent à mes côtés. L'ombre avait disparu. « Si, je vous assure, il y avait quelqu'un dans le jardin ! » Claude, le plus courageux d'entre nous, nous proposa de sortir dans le jardin, armé d'un fusil. Nous fîmes alors le tour de la maison. Avais-je vraiment vu un homme nous menaçant, ou était-ce juste le fruit de mon imagination ? Soudain, je remarquai des traces dans la neige devant la fenêtre de la cuisine. « Regardez, ce sont des empreintes de cerf. Voilà ce que j'ai vu par la fenêtre: l'ombre de ses bois m'ont fait imaginer une hache dressée contre nous ».

Rassurés, nous sommes donc partis à la chasse malgré le mauvais temps. Nous nous sommes postés chacun dans notre affût. Le brouillard s'était encore épaissi, et nous allions revenir bredouilles. Soudain, il me sembla entendre deux coups de fusils. J'étais à la fois surpris et heureux qu'un de mes camarades de chasse ait eu la chance de tomber nez à nez avec un gibier. C'était maintenant l'heure de se retrouver au rendez-vous. « Alors mes amis lequel d'entre vous a tiré ? Et quel animal avez-vous tué ? » « Ce n'est certainement pas moi », dit Claude. « Ni moi », ajouta Antoine, en gloussant. « Mais alors d'où provenait ce coup de feu ? Quel était ce bruit ? Était-ce un coup de tonnerre ? » leur ai-je demandé. Je n'avais pas de réponses. Sur le chemin du retour, nous avons croisé Monsieur Le Jeune qui, en raison du brouillard, semblait égaré sur mes terres . « Ah monsieur Bourdeau, l'avez-vous vu le grand cerf ? Je l'ai suivi jusque sur vos terres pour le tirer. Mais je pense l'avoir raté. » « Ah, vous nous rassurez: nous pensions que nous étions seuls et je ne comprenais donc pas d'où venait ce bruit ». Claude, Antoine et moi sommes rentrés à la nuit tombante à la maison . Nous avons dîné joyeusement, et j'ai raccompagné à la gare mes deux amis après le repas, ravis de leur journée de chasse.

A mon retour je me suis fait couler un bain très chaud. La buée envahissait la pièce et tout était silencieux dans la maison. J'étais à nouveau seul. Au moment où j'allais entrer dans mon bain, mon regard se dirigea vers le miroir au-dessus du lavabo. Je m'en approchai alors de plus près et ce que vis me glaça les sangs pour toujours. Sur le miroir, la buée de mon grand bain chaud avait fait apparaître des lignes d'une écriture inconnue :

« Les craquements dans l'escalier, les pas dans la neige et les coups de fusils, tout cela: c'était Moi. Je te regarde Emile Bourdeau. Je te regarde et je te surveille car tu es chez moi. »

Depuis ce jour, je ne suis plus jamais retourné dans cette maison. Je sais maintenant qu'elle ne m'a jamais appartenu et que je n'y serai jamais chez moi.

LA DAME AUX YEUX D'ÉMERAUDE

Cléopée Razakarivony

Je contemplai le feu rougeoyant. L'horloge de ma grand-mère sonna quatre heures. Le notaire était en retard ! En effet, il m'avait annoncé deux jours plus tôt qu'il devait m'entretenir. Toujours ravie de recevoir de la visite dans ce grand manoir, sombre et mystérieux, j'avais accepté.

Le temps passait, trop lentement à mon goût. La tension ne cessait de monter et je détestais attendre. Je tricotais de plus en plus vite pour essayer de me calmer. Je jetai un coup d'œil à ma montre : cinq heures. Mais où était passé Monsieur Darot ?!

La pluie tapait contre la fenêtre, il faisait presque nuit en cette après-midi de novembre. Le feu éclairait à peine la pièce, j'avais froid. On frappa violemment à la porte, Monsieur le Notaire, enfin ! Je me levai, déposai mon tricot sur la petite table en marbre à côté du divan puis j'ouvris la porte d'une main hésitante. Dès que j'aperçus le visage souillé, mouillé et barbu de l'homme, un frisson me parcourut l'échine.

— Eh bien mademoiselle Tot, me laisserez-vous ici sous la pluie toute l'après-midi ?, s'exclama le notaire.

— Oh ! Non... Bien sûr, rentrez..., balbutiai-je, mal à l'aise.

Dès qu'il fut entré dans le vestibule, je fermai la porte à clef et lui demandai de me suivre dans le salon où il s'assit.

Je partis dans la cuisine chercher les petits fours et le thé déjà préparés sur un plateau. Revenue, je surpris Monsieur Darot en train d'observer avec étonnement, mais aussi beaucoup de peur tous les grands tableaux qui me représentaient. J'aimais à me regarder dans un miroir ou encore, à fixer mon visage sur une toile, je ne m'en lassais jamais. Mais ma beauté était telle que j'en effrayais les hommes.



— Qu'y-a-t-il monsieur Darot ? Mon charme vous effraie-t-il ?, souriais-je.

Il répondit avec un petit rire nerveux tandis que je posai le service sur la table basse. Je m'assis en face de lui et la conversation s'engagea. Et venant tout de suite au fait, Monsieur Darot m'annonça une terrible nouvelle, ma tasse glissa de mes mains et je renvoyai mon notaire...

Le lendemain, je me réveillai en sursaut, un mauvais cauchemar, sans doute. Il était déjà midi ! J'étais en retard. En effet, je devais aller chercher ma commande chez mon couturier. Quelques semaines auparavant j'avais décidé de m'offrir une nouvelle robe de soirée que j'avais moi-même dessinée. La seule robe présentable qui me restait n'était plus du tout à la mode et j'avais décidé qu'elle ne s'accordait plus avec mon teint. Je me hâtais, n'oubliais pas de prendre mon tricot avant de partir et m'engouffrais dans le taxi qui venait juste d'arriver. Une demi-heure plus tard, j'étais dans la rue.

Avant d'entrer dans la boutique, je jetai un coup d'œil dans la rue Marybelone. Les gens ne cessaient de me dévisager, sans doute à cause de ma beauté. Les femmes me regardaient jalouses, d'un air hautain, et les hommes me fuyaient, mon charme les effrayait. J'avançai, élégante puis tout à coup, je m'immobilisai net. Une silhouette encapuchonnée, dans une grande cape noire, s'était, en ce mois de novembre très froid, tournée vers moi. Elle m'observait, et je fus hypnotisée. Ses yeux verts, énigmatiques, croisèrent mon regard et le happèrent. Cette couleur était unique, personne d'autre n'avait un regard semblable sauf moi... Quelqu'un me bouscula. Je me tournai de tous les côtés, cherchant mon inconnue. A droite. A gauche. Rien. Je soupirai, je me sentais vidée, comme si j'étais dépossédée de quelque chose : la dame aux yeux d'émeraude.

Arrivée chez moi, je déposai mon tricot sur la table en marbre puis montai avec mon colis dans ma chambre très curieuse de voir le résultat de mes dessins. Je mis ma boîte sur mon lit, l'ouvris et admirai ma nouvelle robe. Je ne pouvais détacher mon regard de ce splendide fourreau. Prise d'une envie irrésistible, je décidai de l'enfiler délicatement.

Me sentant si belle, j'esquissai quelques pas de danse dans la pièce en m'imaginant rencontrer pour la seconde fois celle qui m'avait tant intriguée. Je fermai les yeux en chantonnant. Un parfum attira mon attention, j'ouvris les yeux et me tétanisai. La femme, elle... Elle était là, devant moi toujours habillée de son manteau ! Comment était-elle entrée ? Me connaissait-elle ? Je ne comprenais pas... M'avait-elle suivie ? Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête. J'avais peur, je ne la connaissais pas. Qui était-elle ? Elle m'intriguait, me faisait peur, je voulais en savoir plus sur elle même si, à sa vue, je me figeais. Au fond, peu m'importait, ce dont j'avais besoin était de sentir son odeur de plus près. Je me rapprochai, humai son cou, elle toucha mon bras puis au moment où je voulus lui prendre la main, elle disparut. Stupéfaite, je dévalai les escaliers pour tenter de la rattraper mais arrivée en bas, elle était déjà partie. Pourtant, une voix me chuchota : « Aurore, je suis là ! ». Je fis volte face et croyant que ces paroles provenaient de la cuisine, je m'y précipitai. Je m'approchai du garde-manger à petits pas. La chaise derrière moi bougea et je la retrouvai assise sur la table. Elle rit de sa voix mélodieuse, se leva et m'entraîna avec elle, encore vêtue de sa cape, dans la chambre d'amis. Je ne voyais toujours rien d'autre que ses yeux, qui me fascinaient. Je m'esclaffai, la dame aux yeux verts était bel et bien avec moi ; elle me baisa la main, nous dansâmes comme des enfants jusqu'à une heure tardive. C'était la première fois, depuis si longtemps, depuis mon licenciement de l'hôpital en fait, que je me sentais enfin vivante !

A l'aube, nous nous écroulâmes heureuses et ivres de fatigue les mains entrelacées et nous fermâmes les yeux.

Ce petit jeu entre nous dura un long moment ; avec elle, je perdais la notion du temps. Moi, qui d'ordinaire étais si ponctuelle, peu m'importait, tant que cette jeune fille restait à mes côtés. Malgré ce long mois de vie commune, je ne connaissais toujours pas les traits de son visage, qu'elle dissimulait tout le temps, par pudeur sans doute. J'appris à respecter son choix.

Or, un jour, je blêmis. En effet, je venais de me rendre compte que nous étions le 11 décembre, date d'anniversaire de ma jumelle, Lucie. Je courus me préparer. Une fois montée, la dame aux yeux verts me rattrapa, mais je devais partir chez ma sœur car il était impensable de passer notre anniversaire séparée l'une de l'autre. Mais la femme aux yeux verts me prit les mains, brusquement. Je tressaillis. Ne comprenant pas où elle voulait en venir, je la laissai faire. Elle se posta devant le miroir, je l'y rejoignis. J'observai la glace. Ma gorge se noua. Seul mon reflet apparaissait, je tournai la tête et pourtant, je voyais Les Yeux Verts à côté de moi. Elle ôta son capuchon qui auparavant dissimulait son visage. Je reconnus alors une figure familière...

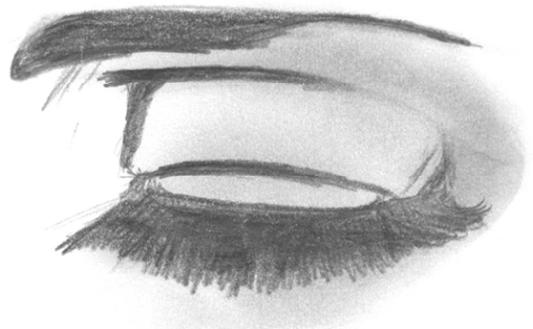
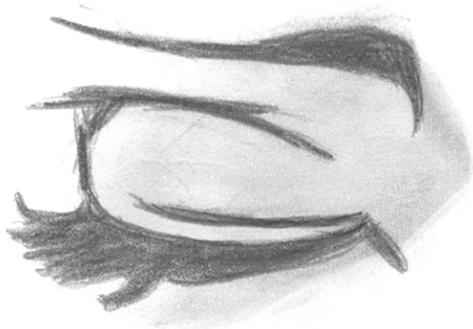
— Je m'appelle Lucie, dit-elle simplement.

Prise de panique, je tentai de la prendre dans mes bras mais rien n'y fit. Lucie n'était qu'une apparition, je brassai du vent. Je pensais pourtant l'avoir vue, mais le notaire avait raison : Lucie était bel et bien morte. Je ne me contrôlais plus, l'esprit de ma sœur tentait de me calmer en vain. Les larmes ne cessaient de descendre le long de mes joues, je hurlais de désespoir. Ma moitié m'avait donc quittée. Une peine incommensurable m'envahit. Ma douleur était insupportable, la folie me guettait. Que devais-je faire ?!

— Rejoins-moi !, cria Lucie comme si elle devinait mes pensées.

C'était bien sa voix, mais je doutais. Lucie devait être morte ! Était-ce l'effet du délire ?! Avais-je perdu la raison ?

Le seul remède était la proposition de Lucie...



CRAZIES

Pierre-Genest Estrade

Un jeune homme nommé Marc avait perdu tout jeune et son père et sa mère. Le père était décédé d'un accident de voiture alors qu'il avait deux ans. La mère de Marc ne s'était pas remise du choc produit par la mort de son mari et avait fini par se suicider en se tirant une balle dans la gorge. Marc s'était donc retrouvé orphelin de père et de mère alors qu'il n'avait que 5 ans. Par chance, il fut recueilli par un oncle qui l'éduqua et le poussa dans ses études.

A 25 ans, Marc adorait les parcs d'attractions mais sa véritable passion était de s'occuper des gens traumatisés, ce que lui permettait son travail de psychologue. Il avait, en effet, une énorme clientèle de patients fidèles.

Un jour, trois de ses malades lui racontèrent une étrange expérience qu'ils avaient vécue au labyrinthe des glaces du Jardin d'Acclimatation. Partis pour y passer une belle journée et s'amuser de leur reflet déformé dans les miroirs de la galerie des glaces, quelle n'avait pas été leur surprise de voir surgir sur les glaces, l'image d'êtres aimés depuis longtemps perdus. Depuis cette expérience, ils ressentaient des hallucinations terrifiantes de serpents et d'animaux répugnants tandis que leurs nuits se peuplaient de monstres et étaient agitées de cauchemars horribles.

Intrigué, Marc voulut en avoir le cœur net et décida de se rendre au Jardin d'Acclimatation. Il se renseigna à l'accueil sur le responsable de la galerie des glaces et l'employé lui désigna de loin un vieil homme marchant dans l'allée centrale et portant une grande raclette pour nettoyer les vitres.

Marc se dirigea vers lui et le héla mais l'individu ne se retourna pas et disparut au croisement de deux allées.

Agacé, Marc songea à le poursuivre mais soudain, comme venu de nulle part, l'homme fut auprès de lui :

— Que me voulez vous ?

— Je voulais que vous me montriez les glaces que vous exposez.

— Bien volontiers, avec plaisir.

Marc le suivit en silence dans une allée plus sombre jusqu'à la galerie. Le vieillard le conduisit devant l'un des miroirs. Marc n'eut pas le temps de se retourner que, déjà, le vieillard avait disparu.

Marc fixa alors la glace avec intensité pendant quelques minutes et s'apprêtait à repartir, rassuré.

Mais sur le côté du miroir, à côté de son propre reflet apparut une forme floue puis de plus en plus précise. Un couple l'entourait. Un homme et une femme lui souriaient affectueusement.

Marc voulut s'approcher mais le récit des trois patients lui revint en mémoire et il s'arrêta.

Soudain, poussé dans le dos par une force invisible il se retrouva contre le miroir. Sur la glace la silhouette féminine saigna de la gorge entourée de serpents et de crapauds. Elle sortit de la glace et disparut aussitôt.

Marc se sentit violemment secoué par quelqu'un. Il se débattit. Le vieillard était devant lui.

— Je l'ai vue, je l'ai vue ! répéta Marc hors de lui-même.

— Vous avez dû vous blesser ou recevoir un coup sur la tête, lui rétorqua l'homme âgé.

Tremblant et terrifié, Marc fut poursuivi en songe par l'image de la femme dans le miroir qu'il ne parvint pas à oublier.

Incapable de suivre ses patients et de parler à quiconque, il se précipita, désespéré, chez un psychanalyste !

LE PORTRAIT DU MALHEUR

Jéhanne Assault

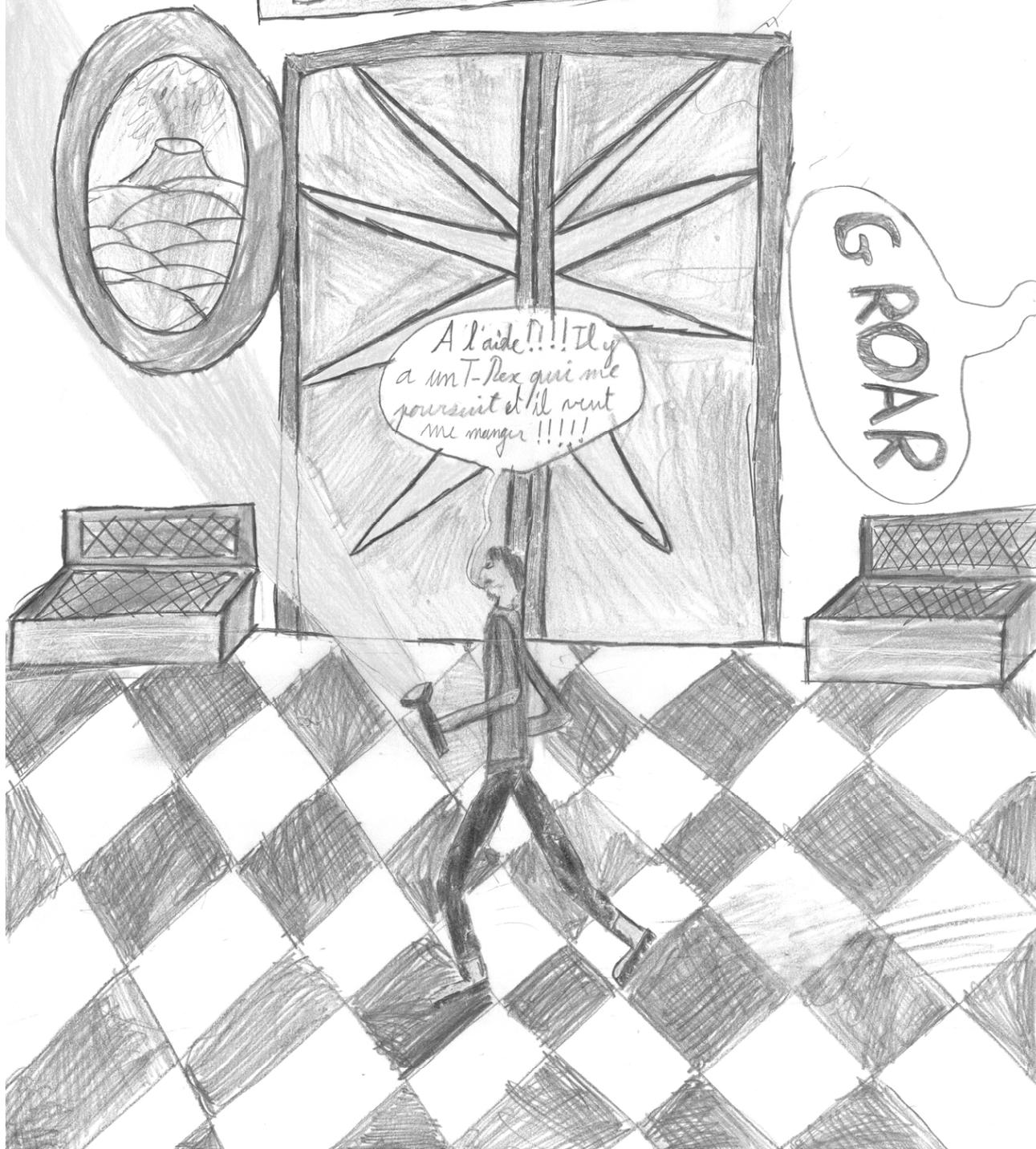


Cette histoire s'est passée il y a deux ans, pendant les vacances d'été que je passais avec Louis et Oscar. Nous avons loué un petit chalet en Sologne pour nous reposer nous s'amuser entre amis après cette longue et difficile année de médecine que nous avons affrontée tous les trois avec courage. Je rêvais de faire une promenade dans une de ces forêts qui sentent bon le parfum de la nature. Pour me faire plaisir, Oscar et Louis organisèrent une sortie, pendant toute une journée, dans la forêt de Lousson. Une grande et belle forêt florissante dont chaque fleur avait une couleur vive et dégageait un parfum envoûtant. C'était une journée magnifique et ensoleillée. Après nous être promenés pendant de longues heures, nous commençons à avoir faim. Nous nous mîmes à chercher un endroit propice pour manger. Soudain un long chemin bordé de deux haies d'arbres parfaitement alignées apparut devant moi comme par magie. Il me parut tellement étrange que je voulus à tout prix voir où il menait. Nous nous engageâmes dans cette allée, mais après avoir longuement marché, nous n'en voyions toujours pas le bout. Alors nous nous assîmes contre un arbre, je sortis de mon sac trois sandwiches et une gourde d'eau fraîche. Nous mangions avec appétit puis vint la fatigue. Donc nous nous reposâmes. Mais pendant mon sommeil, je ressentis des frissons dans le dos. Puis j'eus l'impression qu'une main me touchait l'épaule. C'est alors que je me réveillai en sursaut. La nuit était tombée si vite qu'on ne voyait presque plus le chemin. Nous étions perdus dans cette grande et sombre forêt, l'obscurité la rendait de plus en plus terrifiante. Je réveillai Louis et Oscar.

Nous marchions en espérant retrouver notre chemin, mais à chaque pas nous nous enfoncions encore plus dans la pénombre. Enfin nous arrivâmes dans une clairière. Au loin nous vîmes des lumières. En nous rapprochant, nous aperçûmes un petit chalet dont la porte était restée entrouverte. Nous trouvions cela étrange mais rentrâmes tout de même et ne distinguâmes personne. L'entrée donnait sur une grande salle où une table était dressée, l'heure du dîner approchait mais personne ne venait s'y installer, je trouvais cet endroit bizarre et très soupçonneux. Alors nous nous y assîmes. Soudain un plateau de charcuterie apparut sur la table comme par enchantement. Déjà que je n'étais pas très rassurée, cela m'angoissa ! « Avais-je rêvé ou ce plat avait-il vraiment apparu comme par magie sur cette table ? ». Mais un plat de viande rouge bien saignante suivit, et enfin une île flottante en dessert. Mes amis virent la même chose et étaient aussi étonnés et terrifiés que moi. Après le dîner, nous montâmes les escaliers qui nous firent accéder à trois chambres luxueuses, équipée chacune d'une salle de bain, ainsi que d'un balcon donnant sur cette sombre forêt. Le plus étrange était le tableau qui décorait chacune d'elles. Dans la première chambre le tableau représentait un loup-garou, dans la seconde un vampire et dans la troisième un fantôme. Louis s'installa dans la première, Oscar dans la seconde et moi dans la troisième. Le tableau du fantôme au-dessus de mon lit m'inquiétait. Celui-ci était peint de telle manière qu'il donnait l'impression d'être réel. Pour me changer les idées je pris une douche rafraîchissante. En sortant de la salle de bain j'eus le réflexe de regarder le tableau mais le fantôme avait disparu. Soudain un énorme doute m'assaillit « Avais-je rêvé du fantôme ou s'était-il volatilisé ? » J'étais angoissée à l'idée qu'il se trouve dans la pièce et qu'il m'observe. Mais un coup dans le dos m'assomma. Ce n'est que quelques heures plus tard que je me réveillai avec une sensation étrange de légèreté. Je m'aperçus avec effroi que mes jambes ainsi que le reste de mon corps avaient disparu, j'étais devenue un fantôme. Je me précipitai dans la chambre d'Oscar mais il n'y était plus, puis dans la chambre de Louis mais lui aussi avait disparu. C'est alors que j'entendis des cris provenant du rez-de-chaussée. Je descendis et me retrouvai face à un vampire et à un loup-garou qui s'affrontaient violemment. Je devinai qu'il s'agissait de Louis et d'Oscar. Je voulus interrompre leur combat avant qu'ils ne se blessent gravement. Mais ils n'avaient pas l'air de faire attention à moi peut-être à cause de mon invisibilité. Je ne pouvais donc rien faire. J'étais désespérée et me demandais comment ce cauchemar allait se terminer. D'un coup, Louis, le loup-garou, projeta Oscar, le vampire, à terre, puis sans hésiter se jeta sur lui et le tua à coup de dents. Je criai d'horreur voyant Oscar plein de sang étendu sur le sol. Je m'écroulai dans un coin et ne cessai de pleurer, j'avais perdu mon meilleur ami. Il était à peu près quatre heures du matin, l'aube approchait quand j'entendis un hurlement de loup. Louis était étendu sur le sol, il avait retrouvé sa forme humaine. En voyant le corps de son ami redevenu humain lui aussi, il comprit qu'il l'avait tué. Je repris moi aussi mon aspect normal, puis nous priâmes sur le corps de notre ami. Après l'avoir enterré et prié une dernière fois, nous repartîmes tous deux sans dire mot. Nous étions encore trop émus pour retrouver la parole. Aujourd'hui Louis et moi avons oublié le passé ou du moins ne voulons plus en parler, mais cette histoire n'est pas un hasard et est loin d'être finie car je sais qu'un jour je retomberai sur ce portrait de malheur et qui sait ce qui se passera à ce moment-là...

LE GAUCHEMAR

DINOSAURE



LE CAUCHEMAR

Pierre Coste

Je m'appelle Francois London, j'ai trente-et-un ans, je suis célibataire et j'étais chômeur jusqu'au jour où ma vie fut bouleversée par cette offre d'emploi : CHERCHE GARDIEN DE NUIT AU JARDIN DES PLANTES. Je me rendis à ce jardin et rencontrai mon employeur avec qui je discutai plus d'une heure et finalement il me dit que j'étais pris. Dès que ces mots furent prononcés, j'étais si content que j'eus du mal à cacher ma joie.

Puis vint le jour où je devais commencer mon travail. J'entrai dans le musée, où je vis d'abord le hall qui était très ancien, puis je vis les différentes salles. Ce qui me frappa, c'est qu'il n'y avait que des squelettes et pas un seul animal n'était naturalisé. Lorsque j'arrivai dans la salle, la lune éclairait toute la pièce des dinosaures et ce que je vis me surprit au plus haut point : les squelettes reprenaient vie. Dès que je les vis, je me cachai derrière un fauteuil et je résolus d'attendre le moment propice pour m'enfuir. Ce n'est que vers quatre heures du matin que les squelettes regagnèrent leur place et je pus enfin rentrer chez moi. Les jours suivants, le même phénomène se reproduisit.

Une nuit, je décidai de venir en avance à mon travail pour me poster dans la salle des dinosaures avant minuit, et lorsque minuit sonna, ce qui se passa me surprit car ce fut vraiment à minuit pile qu'ils s'animèrent et à quatre heures du matin pile qu'ils redevinrent des statues. De retour chez moi, je voulus écrire ce que j'avais vu mais je me dis qu'on me prendrait pour un fou.

Le soir suivant, je revins au même endroit que la veille, mais cette fois, j'eus le sentiment que l'on m'observait. Ce n'est qu'au bout d'une minute que je me retournai tellement cette sensation était forte et je vis que c'était le t-rex qui m'observait avec appétit. Sans demander mon reste, je pris mes jambes à mon coup. J'entendis le t-rex pousser un hurlement bestial puis il me poursuivit. A toute vitesse, je me réfugiai au deuxième étage dans la section JUNGLE AMAZONIENNE. Le t-rex ne pouvant passer avait abandonné la poursuite. J'étais tellement pétrifié par la peur que pendant une bonne trentaine de minutes, je n'osai bouger un seul muscle ni même un sourcil. Plus tard, je rentrai chez moi l'estomac encore noué par la peur.

Plus tard, je me résolus à essayer de sympathiser avec ces squelettes. Pendant la journée, je me préparai pour cette rencontre. Le soir venu, je pris mon équipement puis je me mis en route pour le musée. Arrivé à destination, je me postai encore une fois dans la salle des dinosaures et une fois minuit sonné, un seul de ces squelettes prit vie : à mon grand malheur, c'était le t-rex. Prudemment je m'avançai vers lui en lui disant que je venais en ami. Ne comprenant sans doute pas ce que je disais, il avança dans ma direction...C'est alors que je sus qu'il n'était pas là pour sympathiser et encore une fois, je pris mes jambes à mon coup. Sortant du musée en hurlant comme un possédé, je courus à en perdre haleine pour me réfugier dans la cabane où les jardiniers rangeaient leur matériel. La nuit était noire, oppressante, il y avait du brouillard et un orage se préparait. Je vis l'ombre du t-rex passer devant ma cachette délabrée et repartir dans une direction différente. Mais à ce moment-là, j'eus envie d'éternuer et lorsque j'éternuai, le t-rex se retourna vers mon abri de fortune et s'y dirigea à pas lents et atténués par l'herbe.

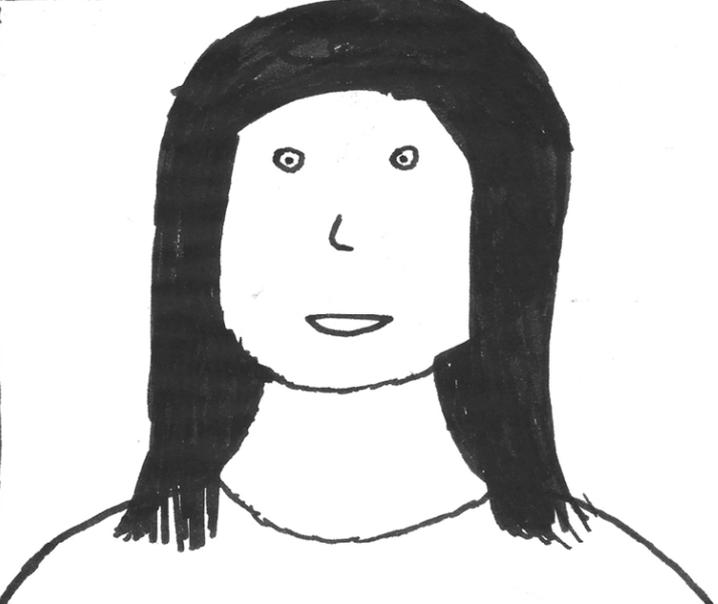
Soudain, j'entendis des voix dans ma tête qui prononçaient mon nom. Incapable de bouger, cloué sur place par la peur, j'acceptais cette mort mais, alors que le t-rex allait détruire le cabanon, un orage éclata. Quand il détruisit la cabane, tout autour de moi devint blanc.

Lorsque je rouvris les yeux, je vis que j'étais tombé d'une chaise et je vis aussi mon patron me disant : « François, j'ai essayé de vous réveiller plusieurs fois mais vous n'arrêtez pas de gesticuler comme un fou... » Plus tard, je me rendis au cabanon en essayant de me persuader que j'avais fait un cauchemar mais, une fois arrivé sur les lieux, je vis une trace, une empreinte de t-rex.....

DISPARITION

Tant de questions sans réponses...

Qui est la dernière personne qui l'a vue ?
Où est-elle allée ?
A-t-elle jugé ?
A-t-elle été vue ?
Avez-vous des indices ?

ON RECHERCHE ACTIVEMENT	
	
DISPARUE RÉCEMMENT	
CONTACTEZ SA FAMILLE AU 01 26 52 78 00	
Taille 1m 70 Âge : 19 ans	
Cheveux Noirs Couleur : Moyenne	
Yeux Verts	
NOTRE PAGE WEB : http://www.disparitions.fr	CONTACTEZ LE COMMISSARIAT LE PLUS PROCHE DE CHEZ VOUS AU 112
Pour signaler une disparition ou un indice contactez-nous au 01 26 52 78 00	5 6 1 9 6 8 8 1 0

Que s'est-il passé ?
Mais où est-elle ?
A-t-elle été vue ?
Avez-vous des indices ?

Etes-vous proche d'elle ?
Avez-vous une réponse ?
Avez-vous des indices ?

C'était un mardi soir, comme tous les mardis soirs, je rentrais de mon cour de danse qui avait lieu après ma journée d'école. J'étais donc particulièrement fatiguée. En arrivant, mon père me tendit les bras comme si j'allais lui sauter au coup ; pour lui j'avais toujours cinq ans de moins. Ce dernier n'avait malheureusement pas changé d'attitude depuis la disparition de sa femme adorée. Et il ne pouvait pas réaliser que ses propres enfants tentaient de tourner la page.

Je sentis une odeur plutôt agréable ; affamée, j'accourus dans la cuisine où mes deux frères et la petite m'attendaient. L'ambiance du repas fut sordide et peu chaleureuse. Seulement des regards fusaients et les bruits des couverts sur les assiettes en porcelaine se faisaient entendre. Cette atmosphère, j'y étais habituée depuis maintenant un moment, depuis qu'elle nous avait quittés, laissés à nos vies.

Mes frères étaient malgré ça toujours amusants et distrayants, sans oser le montrer devant mon père.

Le dîner achevé, je m'enfermai dans ma chambre. Un livre englouti et deux glaces au chocolat avalées plus tard, je décidai de me coucher. J'aperçus la lune blafarde en fermant mes volets, pas un signe de vie dans la rue. Un souffle de vent frais me fouetta le visage, je reculai et filai sous ma couette. Etant pourtant épuisée, je ne parvins pas à m'endormir : je me tournais, me retournais, m'adosais, m'allongeais, me pliais, me courbais, mais en vain. J'éprouvais un nombre incalculable de sentiments à la fois, sans pouvoir dire lesquels. Ce comportement était tout à fait inhabituel, car j'étais de nature très calme et n'avais jamais eu autant de mal à trouver le sommeil.

Dehors, des bruits étranges retentissaient, comme des hurlements d'animaux, à tel point que la terreur m'envahit peu à peu. Mon cœur battait la chamade, ma gorge se nouait et mon sang se glaçait. Je quittai mon lit pour rejoindre la fenêtre, je l'ouvris rapidement, un brouillard épais pesait, ce qui m'empêcha de distinguer le jardin. Cette atmosphère était curieuse et inexplicable pour un mois de juin dans le Sud. Je sentais la crainte monter en moi... L'orage grondait, quelques éclairs illuminaient le ciel.

Soudainement, je sentis comme un déchirement, une douleur affreuse m'envahit. J'avais l'impression qu'une corde me serrait le cou sans que je puisse réagir. Je n'avais jamais ressenti une telle sensation. Je hurlai intérieurement, gesticulant sur mon lit. Je désirais simplement que tout s'arrête, par n'importe quel moyen.

Puis tout à coup, le vide. Tout s'était dissipé. Je repris mes esprits et courus chercher un verre d'eau. Dans la cuisine, mon frère mangeait discrètement du pain. Je fis un pas puis deux. Il ne semblait pourtant pas remarquer la moindre présence. Je lui dis quelques mots, mais il ne m'écouta pas le moins du monde. Il ne me regarda même pas. Je n'y prêtai pourtant pas plus d'attention que cela étant donné qu'il était tard et qu'il était certainement endormi. Mais cette attitude ne lui correspondait pas.

Dans ma tête, des questions restaient sans réponses. Y'avait-il un lien entre la douleur éprouvée plus tôt et le fait que mon frère m'ait ignorée ? Que signifiait ce mal ? Je m'endormis finalement, dans l'incompréhension et le doute.

La journée suivante se passa particulièrement bien, sans le moindre anicroche. Pourtant tout sembla recommencer en pleine nuit. Le noir était des plus profonds, seuls des murmures inaudibles se confondaient avec le chant du hibou. Et je ne pouvais m'empêcher de penser à la nuit dernière. Mes idées fusèrent et un mal être prit possession de moi. Cette douleur insolite, je la reconnaissais à présent et je tressaillis. Je ne savais que penser, des questions inexplicables persistaient dans ma tête. Je ne dormis pas de la nuit.

Le matin suivant, j'accourus dans la cuisine, dans l'espoir de me consoler dans les bras de mon père. Mes deux frères étaient présents et je leur souhaitai le bonjour une nouvelle fois sans réponse. Cette fois c'en était trop ! Je haussais la voix, puis hurlais, jusqu'à m'apercevoir que ça ne menait à rien. Personne ne remarquait ma présence. A présent c'était plus qu'étrange. Je doutais de ma raison. Ma crainte confuse doubla quand j'entendis mon frère déclarer qu'il faudrait me réveiller. J'étais dorénavant terrifiée, je sentis

mon cœur battre à tout rompre. Je retrouvais ma chambre et crus défaillir. Était-ce l'effet du délire ? de la tristesse ? Je ne réfléchis pas plus longtemps et me plaçai devant mon miroir, sans savoir ce qui m'attendait. Un cri. Des pleurs.

L'après-midi était déjà bien avancée et je me réveillais. Tout de suite, les souvenirs me revinrent : rien. Rien dans le reflet de ce miroir, rien excepté ma chambre, alors que j'étais bien devant cette glace. Je comprenais maintenant, pourquoi mon frère ne m'avait pas vue, pourquoi personne ne m'entendait. Ils ne me voyaient simplement pas. Je ne savais ni comment ni pourquoi. Mais était-ce aussi moi qui perdais la raison ? Que penser ? Je n'étais pas folle, je n'avais pas rêvé, il n'y avait rien dans ce reflet. J'étais livrée à moi-même, personne ne me comprendrait.

Je n'avais plus rien qui me maintenait heureuse, ni des amis, ni une famille harmonieuse, ni même un loisir ou une idée abstraite. Je sortis dans le couloir, me retournant vers mon père, mais ne m'arrêtant pas. Je courus aussi longtemps que je le pus, loin de tout, de ce village, de cette vie. Quand j'eus terminé ma course, je me trouvai à la lisière d'une forêt. Seule. Je m'allongeai sur le sol, repensant à absolument tout. Je pense qu'au fond de moi-même j'étais déjà consciente de ma folie. Il s'agissait maintenant de me l'avouer. Et si tout cela n'était qu'un simple rêve, que j'allais me réveiller. C'était pourtant impossible ! Je vivais bien, j'étais toujours Lou Ferri. L'unique idée que tout cela était faux me rassurait. J'en conclus qu'il fallait mieux achever les choses moi-même. Si je rêvais, en rouvrant les yeux, je serais dans mon lit. Et si c'était la réalité, je n'avais plus rien à perdre. Je pris mon courage à deux mains, m'approchai de la route et attendis l'arrivée d'un véhicule. Je crus apercevoir une voiture qui se rapprochait, laissais le moment propice se présenter. Quand le monstre rouge à roues fut au plus proche, je me jetai dessous, l'obligeant à me passer sur le corps. Jamais personne ne sut si j'avais rêvé ou si j'avais vécu cette expérience. Si je sombrais dans la folie ou si tout était réel. On me retrouva simplement sans vie, ce qui causa le désespoir de ma famille et de mes proches.

LE REFLET DU MAL

Jeanne Renou

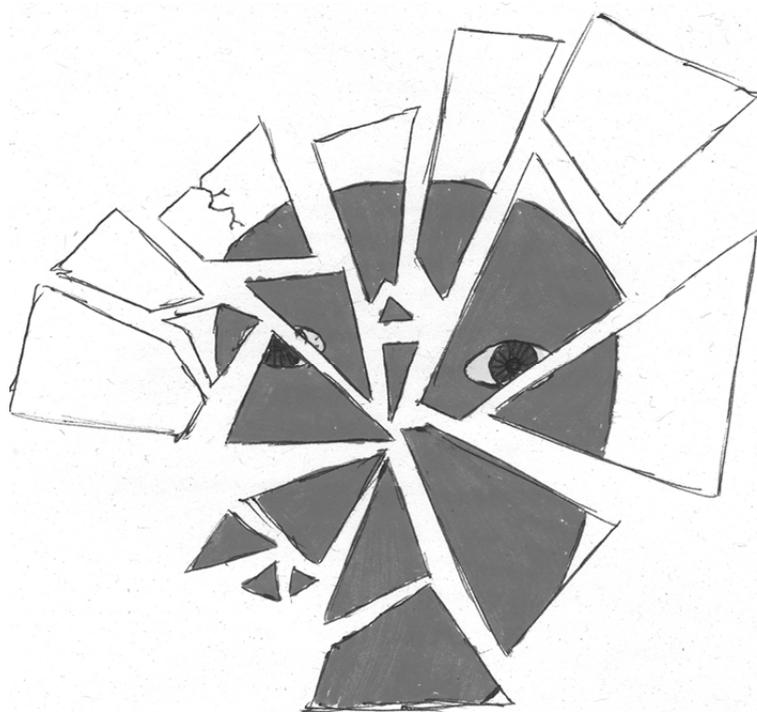
L'hiver avait remplacé l'automne en ce mois de décembre. Le froid s'installa. On remplaça les vestes légères par des manteaux plus chauds. Les femmes revêtirent pantalon et bottes, abandonnant jupes et escarpins. Les enfants soufflaient dans l'air glacé pour voir apparaître un petit nuage de buée. Quelle belle saison que l'hiver avec ses boutiques de Noël illuminées ! Quel bonheur de voir les enfants enchantés à l'idée des cadeaux placés sous le sapin enguirlandé !

Cette ambiance chaleureuse dissimula même une série de décès inexplicables. On avait découvert six cadavres dans leur demeure respective. Tous avaient eu une mort paisible, en lisant un journal, en regardant la télévision... Une chose m'intriguait pourtant : l'âge des défunts, ils avaient tous vingt-trois ans et leur situation financière était pour tous irréprochable, ils étaient riches, très riches. Et si j'étais le prochain ?

Moi aussi j'avais vingt-trois ans et étais immensément riche, mon métier de directeur de banque m'avait enrichi, possédant déjà une grosse fortune familiale. Je réfléchissais à cela, je me posais toutes ces questions qui nuisent à votre santé, toutes ces questions qui vous empêchent de manger, de dormir, de rire, qui vous empêchent de vivre... En effet, je ne me nourrissais plus que de charlottes aux fraises que préparait ma charmante cuisinière et ne buvais que du café.

Un matin particulièrement glacé, après avoir couru quinze kilomètres pour me détendre, je trouvai un gros colis sur mon lit. Je le tournai, le retournai pour trouver une carte, où serait indiqué le nom de l'expéditeur. Je descendis voir ma secrétaire (j'habitais dans un hôtel particulier à Paris) pour lui demander si elle savait qui était à l'origine de ce paquet. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien et qu'elle l'avait simplement trouvé sur le seuil de la porte principale. Après maintes heures de réflexion, je me décidai enfin à ouvrir ce colis mystérieux. A ma grande stupeur, je découvris un miroir. Un miroir orné de pierres précieuses. Un miroir où l'on se voyait tout entier. Je mis alors l'objet dans ma chambre, au pied de mon lit. Le reste de la journée fut sans histoire et je restai tout le jour dans mon jardin. Ce ne fut que le soir que je pris le temps de me regarder dans mon miroir divin. Celui-ci reflétait une image de moi magnifique, effaçait mes cernes, mes rides au coin des yeux ; effaçait la moindre petite tache sur mon visage... Je pris donc beaucoup de plaisir à m'y regarder et le fis souvent.

Les jours suivants je fus fatigué, très fatigué, vidé de toutes mes forces. Je restai couché quatre jours et ne pus donc pas me regarder dans mon miroir. Lorsque je fus enfin sur pied, j'essayais de ne pas trop me regarder, craignant de devenir trop narcissique. Mais je n'y résistais pas, j'étais attiré vers lui comme vers un aimant. Une force invisible nous tenait rapprochés, nous forçait à ne pas nous séparer.





Je m'énervai, criai après le personnel que j'aimais tant pourtant. Je restai des heures seul dans ma chambre ou mon bureau. Pendant ces heures d'exil, j'évacuai ma colère, j'essayais de paraître calme et reposé en public mais non, je n'y parvenais pas. J'avais en moi une telle fureur que je ne pouvais me contenir. Inquiet, je consultai de nombreux médecins qui me proposèrent des cachets, des sirops et toutes sortes de pilules mais cela n'y faisait rien. Un jour, un psychologue me dit que je devrais me rendre sur le lieu d'un crime, d'un décès, pour me rendre compte de l'horreur du monde afin de m'enlever toute colère.

Je suivis ses conseils et me rendis sur le lieu d'un des six décès. C'était une maison magnifique à Fontainebleau. Elle était à la fois moderne et chaleureuse. Le cadavre de M. Doraint était encore dans son cercueil ouvert. L'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Je l'observai longuement, sous toutes les coutures. Comme pour trouver un indice sur sa mort que personne sauf moi n'aurait trouvé. Pendant vingt

minutes je regardai, jusqu'à ce qu'un reflet m'aveuglât pendant un court instant. Je trouvai alors un petit bout de miroir dans la poche de la veste du mort. Un miroir ! Mon miroir ! Quelle horreur ! Ainsi c'était vrai, j'étais le prochain, ainsi était la volonté de cet objet maléfique !

Je rentrai vite chez moi et me ruai dans ma chambre, encore tremblant à cause de l'horrible vérité de ma mort prochaine. Je venais de voir mon destin : la mort. J'examinai mon miroir en tous sens et découvris ce que je cherchais : un petit morceau manquait à mon miroir, un petit morceau identique à celui de M. Doraint. J'essayai de me raisonner : un miroir ça ne peut pas tuer, c'est impossible !

Non, cela n'était que le fruit de mon imagination. Ce n'était qu'une coïncidence. Je devais être victime d'hallucinations, étant débordé par mon travail. Je décidai alors de ne plus résister et de m'admirer dans mon miroir.

Peu après cette sage résolution, je tombai malade, très malade, malade à ne plus en pouvoir marcher, à ne plus pouvoir manger. Malade à en être devenu faible, très faible. Faible à ne plus être capable de penser, faible à ne plus pouvoir parler. Faible à ne plus pouvoir rêver. Je sombrai lentement dans des abysses profonds et le personnel s'en inquiétait gravement. Ils voyaient pourtant tous (ou faisaient comme si ils le voyaient) le bout du tunnel se rapprocher de moi. Mais je le savais moi, je savais que j'étais condamné. Je savais que je ne pouvais plus sortir de cet enfer. Mais un jour, un souffle m'arriva dans la gorge, il m'insuffla l'envie de vivre. Mon destin se transformait-il ? Je me levai, le bonheur était là, pour moi, enfin accessible. Je mangeai comme un ogre et retrouvai une santé normale mais je sentais que la folie s'emparait de moi. Je devenais fou, j'en étais certain : je faisais des choses sans m'en rendre compte, je parlais aux objets, je tenais de longs discours incohérents.

Je semblai débarrassé de toute colère mais j'avais peur, j'avais très peur, j'étais mort de peur, ce qui s'appelle avoir peur. Je craignais la folie qui me gagnait peu à peu. Je m'étais même offert une arme, pour exterminer quelque individu voulant se glisser dans ma chambre afin d'absorber mon âme. Je devins fou, fou à lier. La folie m'occupait entièrement, mes idées n'étaient que brouillon. Et il y avait ce miroir qui m'attirait, ce miroir qui m'empêchait de vivre. Je me mis à tirer sur les objets, eux dépourvus de culpabilité. Je tirais sur les tableaux, sur les bibelots et un jour je décidai que le miroir encombrait la pièce et ma vie. Je pris donc une belle cartouche recouverte d'or, visai le centre du miroir et appuyai sur la détente. La balle

traversa la pièce lentement, très lentement, jusqu'à heurter le miroir. Au moment où la balle toucha l'objet divin, ce fut pour moi une deuxième naissance, j'eus juste le temps de hurler ma joie de vivre que je vis la balle se retourner vers moi et cette fois à la vitesse de la lumière, jusqu'à heurter ma poitrine, jusqu'à aller se cacher dans mon cœur, jusqu'à me laisser pour mort, étendu dans la pièce, mon âme envolée. Mais, avant de m'éteindre dans le sommeil profond de la mort, j'entendis une voix tonitruante :

— C'était moi, tu m'entends ! C'était moi qui t'ai enlevé tes forces, c'est moi qui t'ai rendu malade, qui t'ai rendu fou, c'était moi, l'objet de toutes les convoitises ! J'ai accompli ma mission. Il ne reste plus de ces nouveaux-riches capricieux dans notre belle ville ! Je m'en vais désormais...vers un autre pays, vers une autre ville, là où les gens sont joyeux et heureux de vivre !

Puis, le silence, les abysses aussi sombres et froids que dans mon imagination...

SÉJOUR PAISIBLE À AMSTERDAM

Rodolphe Cabocel

Ah ! Qu'est-ce que ça fait du bien de prendre des vacances ! Etre une infirmière de nuit est vraiment fatigant. Je voulais me rendre à un endroit où je n'étais jamais allée et où les musées en font une destination de détente. Enfin, je me décidai. Je pris le premier avion vers la destination où je voulais aller. Et donc, me voilà à Amsterdam contemplant les œuvres les plus connues de Van Gogh. Ayant appris et admiré assez de choses, je me décidai à rentrer à l'hôtel où je restais. Malgré mon empressement à retrouver ma chambre, je m'arrêtai à un marché . Je me précipitai vers un stand d'archéologie. Il y avait de tout : des vieux pots, des anciens instruments, etc... Mais, cependant, la chose que je vis en dernier m'intéressait le plus. C'était une petite statuette aux yeux rouges qui me faisaient penser à du sang. Il fallait que je l'achète ! Je donnai la statuette au vendeur et demandai son prix. Bizarrement, le vendeur me la rendit en disant que c'était gratuit. Il me regarda droit dans les yeux avec un léger sourire, puis, il eut même un fou rire. Je sortis de la tente un peu surprise, pris mon vélo et me rendis à l'hôtel. Je déposai ma statuette sur ma table de nuit. Le lendemain, j'étais impatiente de visiter l'exposition des arts aztèque et des arts mayas. Arrivée, j'entrai et je découvris la section des aztèques en premier. Puis, je courus à la partie des mayas. Il fallait dire que ces deux civilisations avaient un art très proche. Mais les mayas mettaient dans leurs œuvres quelque chose en plus que je préférais. En sortant, il me sembla que j'avais aperçu un objet que j'avais déjà vu auparavant. Je retournai à la section mayas, heureusement, l'entrée était gratuite. Je regardai de mes yeux la statuette que j'avais achetée enfermée dans une cloche en verre. Je m'aperçus que celle-ci n'était pas la mienne quand je vis ses yeux. Ils n'étaient pas rouges mais d'un vert profond qui faisait penser à la vie . Quand je regagnai à petits pas la porte de sortie, je jetai un dernier coup d'œil à la statuette. Celle-ci avait la tête tournée dans ma direction et ses yeux me fixaient. Prise de panique, j'appelai la sécurité : je leur expliquai ce qui s'était passé, mais j'avais tellement peur que je bégayai. La sécurité commençait à se moquer de moi :

— Elle est probablement entrée dans un de ces cafés !

Je rentrai à l'hôtel sans voix. La porte de ma chambre était ouverte. Mon lit était défait et il y avait un chariot de nettoyage juste devant le cadavre d'une femme de ménage. La pauvre était sur le sol à côté de ma table de nuit. Je sursautai. Soudain, une autre personne entra. C'était une deuxième femme de ménage. Elle s'approcha de la statue pour la nettoyer avant de voir le sang puis le corps. Elle voulut s'enfuir mais la statuette pivota et la regarda avec des yeux qui étaient passés de rouges à noirs. Et la deuxième femme de ménage tomba et mourut elle aussi la gorge tranchée. C'était la faute de la statuette. Je pris la statuette. Ses yeux venaient de retourner au rouge, mais dès que je la touchai, ils étaient immédiatement redevenus noirs. La paume de ma main me faisait atrocement mal. Je lâchai prise, fermai ma main, puis la rouvris. Gravé dans ma peau, il était marqué « non » . Toutes mes pensées se troublaient ; moi qui avais toujours été une personne logique et rationnelle. Et voilà qu'une statuette s'amusait à tuer des femmes de ménage dans ma chambre d'hôtel. Je n'eus plus le temps, plus le temps de réfléchir, pas le temps de me mettre un pansement. Je pris toutes mes affaires à l'exception de la statuette et quittai cet hôtel maudit. Quand j'eus franchi la porte principale, ma main recommençait à me faire mal. Elle était encore en train de tailler quelque chose dans ma main : « non ». Je retournai donc dans ma chambre. Avec les affaires que les femmes de ménage avaient laissées, je nettoyai tout le sang, et déposai leur cadavre dans l'armoire. J'avais décidé de ne

rien essayer pour l'instant, puisqu'à la moindre chose étrange, la statuette me fissurait la main. Je dormis pendant des heures. A mon réveil, rien n'avait changé. Je pris mon téléphone portable, j'allai dans la salle de bain, et fermai la porte. La statuette ne pouvait pas me voir. Je sus que c'était risqué mais j'avais perdu ma patience. J'appelai le musée et je leur demandai d'envoyer un spécialiste. La peau de ma main commençait à noircir. Je ressortis de la salle de bain et la statuette arrêta immédiatement de brûler ma main. Le spécialiste arriva finalement. Quand je le vis, je lui dis que j'avais quelque chose à lui vendre. Je lui montrai la statuette. Il était émerveillé ; et tout de suite il dit :

— Combien pour la statuette ?

Je lui répondis avec un léger sourire puis carrément un fou rire :

— C'est gratuit !

Depuis, des personnes ont des petites morts passagères dans ce musée.

LES CHANGEMENTS

Raphaël Malet

Ça se passait un vendredi matin, je partais en bus pour aller à mon travail au palais de justice.

En fait, je suis avocat, j'ai quarante-trois ans. Je vis dans le 16e arrondissement de Paris dans un duplex avec ma femme. Je mène une vie ordinaire. J'aime mon travail mais j'aime aussi quelques loisirs dont le tennis. Je joue en club, un club dans le bois de Boulogne, pas très loin de chez moi.

Reprenons, je partais au travail. Quand j'arrivai je fus accueilli par mon client ; il me dit que nous avions une audience à gagner. L'audience se passa très bien, il s'en sortit avec sept ans de réclusion pour viol et vol de voiture. En fin d'après midi, je rentra chez moi. Ma femme me dit qu'elle avait réservé une table dans un excellent restaurant parisien, le Yam-Tcha. Arrivés là-bas, nous dinâmes. A la fin du repas, nous étions repus. Elle me dit qu'elle avait quelque chose d'important à me dire :

- Qu'as-tu à me dire ?
- C'est compliqué mais je vais aller droit au but.
- Vas-y, dit le moi !
- Je suis enceinte.
- Je mis un moment à réagir ; mais c'est extraordinaire, dis-je, mais quand naîtra-t-il ?
- Dans à peu près huit mois.

Nous finîmes la soirée et nous rentrâmes chez nous. Nous nous couchâmes et nous nous souhaitâmes bonne nuit.

Pendant la nuit, je me sentis mal. J'avais sans doute mangé quelque chose d'avarié durant la soirée. Je décidai de me lever pour aller manger quelque chose vu que j'avais le ventre creux en raison des vomissements. Dans la cuisine, je me servis un bout de pain et du fromage que je mis au micro-onde durant une minute. Pendant la minute, je rêvais à une pizza bien dégoulinante de fromage. Quand je sortis l'assiette, à ma grande surprise, je vis une autre chose dans mon assiette. Il y avait bien là ma pizza préférée, une pizza au chorizo. Je la mangeai sans grande conviction puis retournai me coucher. Le lendemain matin au réveil, je racontai l'étrange mésaventure à ma femme, elle me dit que j'avais sûrement mis la pizza vu qu'il était impossible qu'une pizza apparaisse par magie dans une assiette.

Le lundi matin, après un week-end mouvementé et plein de surprises, je me réveillai à l'aube pour aller au travail. Malheureusement, je devais y aller en vélo car tout le trafic des transports en commun était interrompu. Après m'être préparé, je descendis donc pour aller prendre mon vélo. En bas, à la place de mon vélo, il y avait une Aston Martin, la voiture de mes rêves. Je me demandais qui avait pris mon vélo ?! Pour ne pas être en retard, il fallait que j'appelle un taxi. En plongeant ma main dans ma poche, j'y découvris un trousseau de clefs qui n'était pas le mien. C'était les clefs de la voiture qui se trouvait devant moi. Était ce encore une coïncidence ou quelqu'un m'avait-il fait une surprise ? Je me décidai à monter dans la voiture.

De retour de mon travail, je montai chez moi pour voir ma femme. La voyant, je lui dis:

- C'était gentil cette surprise.
- Quelle surprise ?, me répondit-elle
- La voiture de mes rêves, pardi.
- Mais je ne t'ai pas acheté de voiture.

— Alors pourquoi y avait-il une Aston Martin devant la maison ce matin, en plus j'avais les clefs.

— C'est sûrement un ami qui t'a fait la surprise.

Je passai donc la soirée à appeler mes amis et à leur demander si c'était eux qui m'avaient fait la surprise ; mais à chaque fois ils me répondaient la même chose : ce n'était pas eux qui me l'avaient faite. Encore une étrange coïncidence !

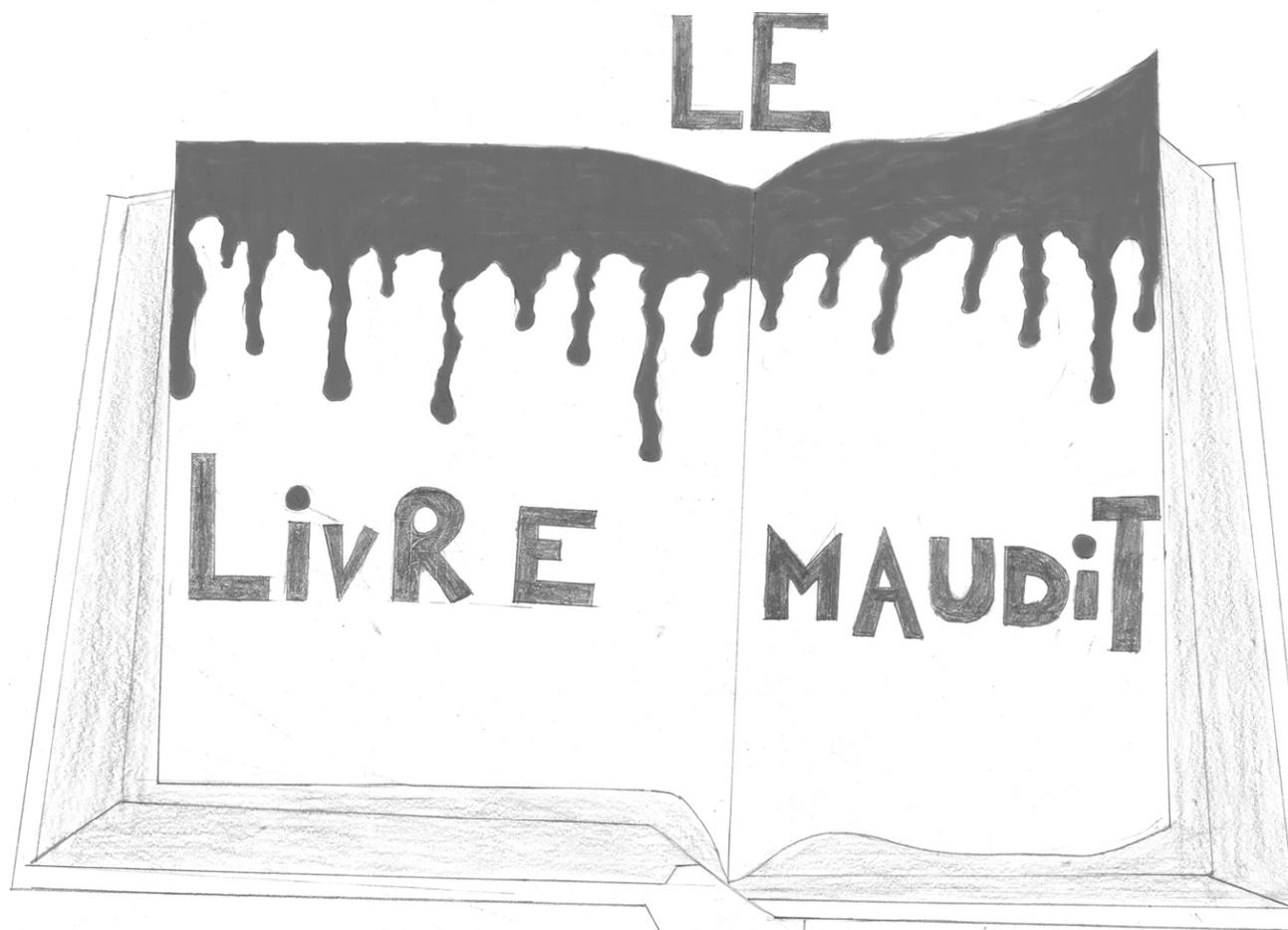
La troisième action m'enleva tout doute, ce n'était pas le simple hasard. C'était le jeudi de la même semaine. Il était 21h30, la nuit était noire, une pesanteur régnait sur la ville. Je sortis de la maison, je n'étais pas fatigué et avais décidé d'aller faire un tour. Passant sur un pont, j'admirais une statue avec un homme sur un cheval. Quand tout à coup, la statue se changea en un monstre de pierre vivant. Il courrait vers moi, il avait la gueule grande ouverte. Je pouvais voir ses dents, il voulait me dévorer !!! Je m'enfuis de ce lieu. Arrivé chez moi, je fonçai vers mon lit et me couchai. Essayant de m'endormir, je me tournai et me retournai, mes efforts étaient vains. Un moment, je m'assis sur le lit. J'étais terrifié, là où il y aurait dû y avoir une chaise, il n'y avait rien. Ma femme avait-elle déplacé cette chaise ? y avait-il un intrus dans la maison qui l'avait pris pour se prélasser ? Je réessayai de m'endormir en ne pensant pas à cette mésaventure. Je n'y arrivais toujours pas. J'allumai la lumière et réveillai en même temps ma femme. Je poussai un cri et ma femme, dès qu'elle eut ouvert les yeux, en poussa un aussi. Là où la chaise avait disparu, il y avait un squelette assis dessus en train d'écrire sur le journal intime de ma femme. Ne trouvant pas d'armes adéquates, je pris une chaussure et le repoussai vers le placard. Il tomba dans les balais et les produits ménagers. Je fermai la porte à double tour. Je retournai au lit et ne trouvant toujours pas le sommeil, me levai et passai la nuit à lire.

À l'aube, me disant qu'il était répugnant d'avoir un squelette mort dans sa maison, je me dirigeai vers le placard pour le faire sortir de la maison. Quand j'ouvris la porte il n'y avait rien, tout avait disparu: des produits ménagers au squelette.

Aujourd'hui, je suis dans un hôpital psychiatrique, ils disent que je suis fou. Je n'arrête pas de répéter : « Squelette, voiture, pizza... »

LE LIVRE MAUDIT

Félix Bacchetta



Malgré le froid glacial en ce jour d'hiver, je me levai de bonne humeur, j'étais motivé à l'idée de retrouver mes amis que j'avais laissés derrière moi tout l'été pour m'offrir un formidable voyage sous les tropiques. Je me levai, déjeunai, et pris une douche puis sortis dehors où je luttais contre ce froid abominable. J'hâtai le pas à la vue de ma montre qui indiquait 7h57, en direction de mon deux-roues garé à deux rues de chez moi. C'était un scooter ma foi... peu recommandable. Entre sa vitesse de pointe frôlant les 50 km/h et le grondement bruyant de son moteur, on aurait pu le comparer, bien qu'il soit tout de même fiable, à une antiquité. J'empruntai mon chemin habituel et arrivai à mon université où tous mes proches m'attendaient avec impatience. Le reste de ma journée se constitua d'éclats de rire et de divers cours : français, économie, sciences... Ma vie se nourrissait de cela, une vie banale et ordinaire. Le week-end arriva et le temps ne s'améliora toujours pas, bien au contraire. Quant à moi, je paressai sans me soucier de quoi que ce soit. Lassé de ne rien faire que de me détendre paisiblement sur mon lit; je décidai de sortir, pour me changer les idées. Une fois dehors, sous un vent atroce et une pluie battante, je pris un long boulevard, puis de petites ruelles et traversai un pont enjambant un large fleuve pour me réfugier de la météo capricieuse dans un café. Je commandai un capuccino, qui se révéla trop amer et m'emparai d'un magazine d'actualités que je feuilletai page par page. Quand je fus sorti du café, un vendeur de livres me harcela continuellement dans le but de me vendre un de ses livres à « seulement 2,95 euros » comme il disait. Je finis par céder. Un petit sourire en coin, il me tendit le livre. Une fois rentré chez moi, j'entamai la lecture de ce livre qui se révéla fort intéressante, il s'agissait d'un recueil de nouvelles fantastiques. Une fois le soleil couché, je me

mis au lit songeant à ma journée. Une chose me troublait légèrement : d'où venait ce petit sourire en coin du vendeur ? Ce n'était pas le sourire habituel qu'adressait un vendeur à son client après l'avoir escroqué, non c'était presque comme un sourire démoniaque. Bref, tout ceci n'était qu'un détail, je m'endormis sans peine. Le lendemain : dimanche, je me réveillai avec une légère migraine. Je continuai donc ma lecture mais au fur et à mesure que je tournai les pages ma douleur ne cessa d'augmenter; je me résolus donc à appeler un médecin qui se présenta chez moi une vingtaine de minutes plus tard. Il prit ma température, ma tension... Il me certifia que je souffrais d'une légère migraine et me prescrivit un Doliprane; c'est ce que je fis. Ma douleur se calma un peu puis reprit de plus belle. Environ trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis l'arrivée du médecin quand je commençai à ne plus sentir mes membres paralysés par la douleur; j'eus également la désagréable sensation de voir trouble. Je voulus me saisir de mon portable mais celui-ci était hors de ma portée : j'étais à moitié écroulé par terre sous l'effet de la douleur et lui était perché à l'étage supérieur de mon appartement. J'étais trop faible pour crier à l'aide : mes poumons se vidaient sans se remplir. Dans un dernier soupir, je me souvins du vendeur de livre et de son petit sourire mystérieux. Etait-ce le diable qui m'avait fait cadeau d'un livre maudit qui tuerait ceux qui le lisent ? Ou souffrais-je d'une encéphalite* ? Je ne pourrais jamais le savoir car je m'endormis alors d'un sommeil éternel.

* Encéphalite: Maladie causée par une infection virale, bactérienne ou parasitaire dont les symptômes sont ceux présents dans le texte: mal de tête, diverses douleurs sur différentes parties du corps... L'encéphalite devient très rapidement mortelle lorsqu'elle n'est pas soignée (elle peut provoquer la mort en moins d'une journée).



CE LIVRET A ÉTÉ PUBLIÉ PAR LE **FOYER** – CENTRE CULTUREL
DE L'ÉCOLE ALSACIENNE EN COLLABORATION
AVEC LE LABORATOIRE **FOIN**
EN L'AN DE TERREUR 2012

D'un Séjour paisible à Amsterdam, à une mystérieuse Boîte à Musique, en passant par une Ombre ou Le Reflet du Mal, voici un avant-goût de ce que ce recueil vous propose...

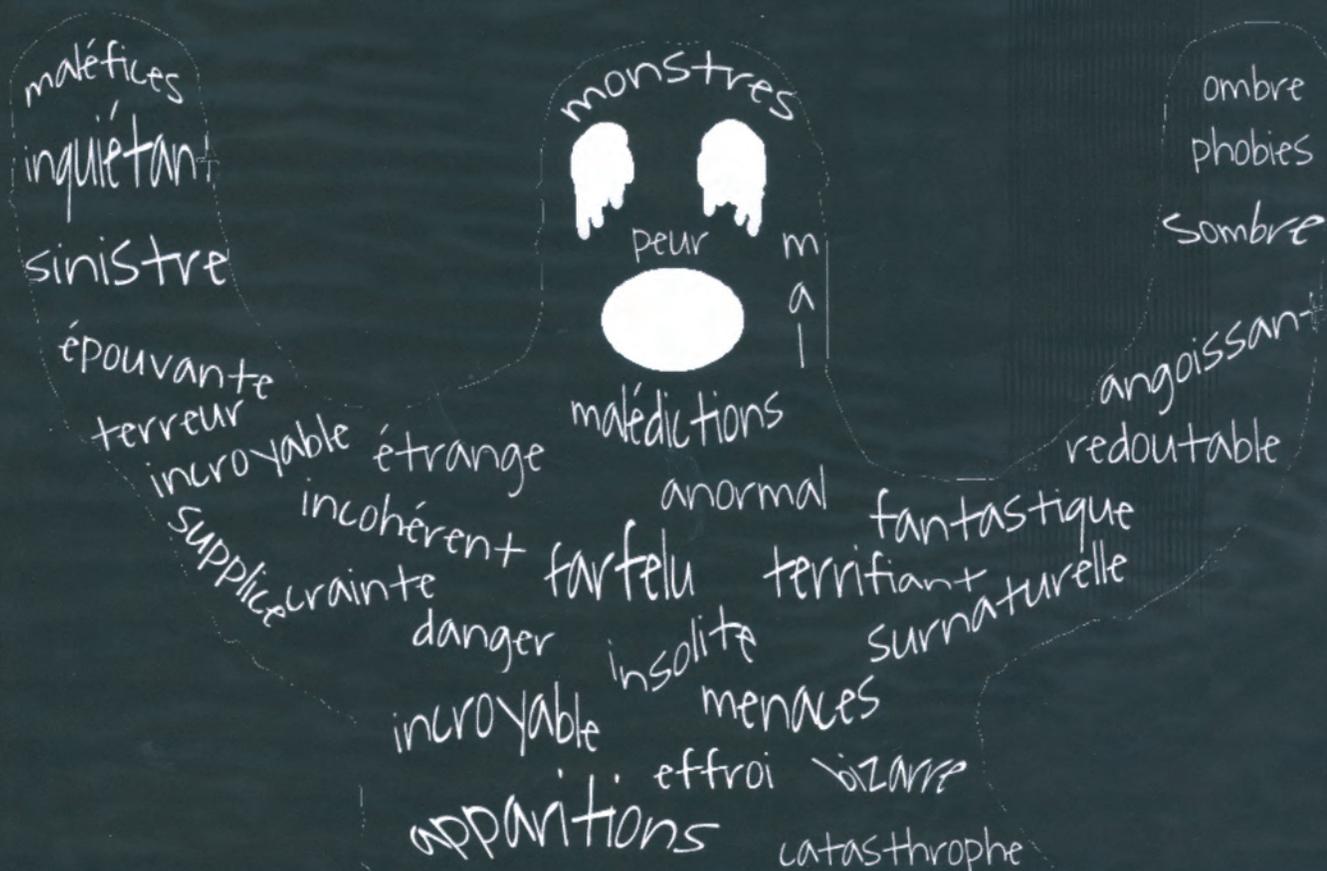
Des bruits étranges, des apparitions soudaines, des doubles invisibles et toutes autres sortes d'événements inexplicables...

Quelle sorte de maléfice poursuit donc ce bel inconnu ? Qui est cette personne à la beauté surnaturelle, presque trop parfaite ? Pourquoi semble-t-il cacher quelque chose ?

Vingt-neuf nouvelles fantastiques passionnantes et des auteurs en herbe tout aussi fabuleux

Découvrez leurs textes dans une atmosphère plus inquiétante que jamais !

Vous voulez connaître la suite ? Alors ouvrez ce recueil à vos risques et périls...



4^{ème} de couverture proposée par
Jeanne RENOU, Anaël MORZINSKI, Cléopée RAZAKARIVORY, Lucile ROSE